

La
Monarchie Annamite

Thèse pour le Doctorat en Droit

Présentée et Soutenue le 29 Mai 1931 à 2 heures

P A R

Robert PETIT

Président : M. R. MAUNIER, PROFESSEUR

Suffragants : M. PERREAU, PROFESSEUR

M. ESCARRA, PROFESSEUR



PARIS

LES ÉDITIONS DOMAT-MONCHRESTIEN

F. LOVITON & C^{ie}

160, Rue Saint-Jacques, 160

1931





Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551829_0057

La
Monarchie Annamite

**La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les thèses :
ces opinions doivent être considérées comme pro-
pres à leurs auteurs.**

A CEUX, FRANÇAIS ET ANNAMITES,
QUI ONT SU NOUS MONTRER
LE VIEIL ANNAM.

PREFACE

Je désire exprimer ma très grande reconnaissance à tous ceux qui ont bien voulu me diriger de leurs conseils et me soutenir de leur érudition.

Je remercie tout particulièrement M. Maunier, professeur à la Faculté de Droit de Paris, président de ma thèse, à qui je dois l'inspiration de ce travail; M. Hardy, directeur de l'Ecole Coloniale et M. Labouret, professeur à l'Ecole Coloniale et à l'Ecole des Langues Orientales; M. Châtel, administrateur de 1^{re} classe des Services civils de l'Indochine, qui m'a fait profiter de sa longue expérience des pays annamites; M. Antoine Cabaton, professeur à l'Ecole Coloniale et à l'Ecole des Langues Orientales, qui me prêta si souvent sa science des civilisations extrême-orientales; enfin M. Lê nhu Lâm, précepteur auprès de S. M. l'Empereur d'Annam, qui évoqua pour moi, avec tant de complaisance, ses souvenirs sur l'ancienne Cour.

Car je n'ai essayé ici que de retracer un peu l'image de la vieille monarchie annamite, l'image qu'estompent chaque jour davantage les exigences du gouvernement nouveau.

ROBERT PETIT.

INTRODUCTION

Dans ces quelques pages d'introduction, nous ne prétendons pas donner un résumé complet de l'histoire d'Annam. Nous désirons seulement montrer la formation d'un empire annamite délivré du joug chinois, mais ayant subi fortement son empreinte, pacifié et uni par les successeurs de ses anciens seigneurs : les fondateurs de la dynastie des Nguyễn.

Les ancêtres des Annamites modernes sont désignés, dans les Annales Chinoises, au plus loin que nous puissions rechercher dans leur histoire, sous le nom de Giao-Chi.

Leur origine reste controversée. Pour Deniker ils seraient apparentés aux Thaïs, descendus de l'Ouest dans le Tonkin, métissés par la suite aux Chams et Khmèrs qu'ils refoulaient, et ayant noyé dans leur sein un constant afflux chinois.

Ceci expliquerait assez bien les variétés ethniques que présente actuellement la race annamite.

L'histoire d'Annam antérieure au ⁱⁱe siècle avant

J.-C. semble purement légendaire. On y trouve un royaume de Au-Lac comprenant sans doute le Tonkin et le Nord-Annam actuels, indépendant, puis sinisé et incorporé complètement dans l'Empire chinois à la fin du II^e siècle avant Jésus-Christ.

La tutelle chinoise se maintiendra, malgré des troubles et des révoltes violentes parfois, pendant plus de dix siècles. C'est durant cette longue période que la race annamite, tout en ayant conservé le sentiment de son unité au point d'aspirer toujours à son indépendance, s'assimila la civilisation du conquérant sous toutes ses formes : politique, philosophique et littéraire. Même dans cette indépendance, où le royaume d'Annam devint un vassal de pure forme du Céleste Empire, elle resta profondément admiratrice des mœurs chinoises. Elle n'en devint pourtant pas une copiste servile et ne subit pas les modifications introduites en Chine par les dominations mongole et mandchoue; Luro en a conjecturé que « la civilisation annamite dans son état actuel a conservé des formes archaïques depuis longtemps disparues en Chine ».

La domination chinoise fut abolie en 938 à la suite de la révolte de Ngô Quyền, fondateur de la dynastie des Ngô qui dura jusqu'en 963.

L'existence indépendante de l'Annam ne fut au début ni plus pacifique ni plus heureuse que sous la puissance chinoise. Les Annamites eurent tout d'abord à lutter contre la Chine pour conserver leur indépendance et contre les nations voisines pour assurer le développement de leur race.

Vers la fin du X^e siècle, les Annamites forment

donc une nation indépendante, s'étendant depuis l'extrémité nord du Tonkin jusqu'au delà de Hué. Irrésistiblement leur progression s'étendra vers le sud. Au milieu du XVIII^e siècle, ils avaient achevé d'englober l'ancien royaume de Champa, et se heurtaient alors à leur frontière sud, aux provinces khmères du delta du Mékong. Ils franchirent cette frontière, refoulant vers l'ouest les Cambodgiens, et achevaient au milieu du siècle suivant leur expansion dans la Basse-Cochinchine.

Ces luttes contre l'étranger s'aggravèrent trop souvent de querelles intestines, aboutissant à de continuels renversements de dynasties.

Aux Ngô succédèrent en 968 les Dinh, détrônés à leur tour par un ambitieux maire du Palais, Lê-Hoàn, vainqueur du Champa et fondateur d'une deuxième dynastie des Lê antérieurs de 980 à 1009 —, que remplacèrent les Ly (1009-1226) —, puis les Trân jusqu'au début du XV^e siècle.

C'est alors que la Chine reprit sa domination sur les Annamites pour une courte période, car, après dix ans de lutte acharnée, un courageux révolté, Lê Loi, libérait ses compatriotes et recevait l'investiture de l'Empereur de Chine en créant la dynastie des Lê postérieurs qui régna de 1428 à 1527, et qui, après la brève usurpation des Mac, reprit le trône à la fin du XV^e siècle jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e. Dans cette seconde période de la dynastie des Lê, s'introduira une institution gouvernementale nouvelle : le Chua, vice-roi, sorte de maire du Palais, qui ne laissera sur le trône qu'un souverain de parade.

Voici arrivé pour nous, le point le plus impor-

tant de l'Histoire d'Annam, puisqu'elle sera désormais l'Histoire propre des Nguyễn, les ancêtres des Empereurs actuels.

Les Lê avaient reconquis leur royaume sur les Mac grâce à un puissant chef militaire : Nguyễn-Kim. A sa mort, celui-ci laissait deux fils et une fille mariée à l'un de ses lieutenants Trinh-Kiêm, qui hérita de son autorité en faisant périr le fils aîné de Nguyễn-Kim, et en exilant le cadet, Nguyễn-Hoàng, dans le Thuân-Hóa où ce dernier se créa une sorte de principauté.

Ainsi s'établirent ces deux puissances rivales : les Trinh, chúa du Tonkin, et les Nguyễn, chúa de Cochinchine, qui dès 1620 commencent, avec des forces à peu près égales, leur lutte deux fois séculaire à laquelle, impuissant, assiste le Souverain, idole reléguée au fond de son palais.

Pendant les siècles suivants, des alternatives de paix permettront aux Trinh d'enlever aux Lê leurs dernières prérogatives, et aux Nguyễn de se créer un véritable royaume par leur continuelle extension vers le sud, en détruisant les derniers îlots chams, et en conquérant aux Cambodgiens leurs provinces de Basse-Cochinchine.

A la fin de cette période, la puissance des Nguyễn reçut un coup terrible. En 1765, au décès de Vo Vương, seigneur de Hué, au mépris des traditions, ce fut le fils en bas âge d'une de ses concubines qui fut nommé son successeur. Le Régent fit enfermer l'héritier légitime qui mourut en prison, laissant deux fils dont Nguyễn Anh le futur Gia-Long.

Le gouvernement tyrannique du Régent excita

bientôt le mécontentement général. Profitant alors d'une plainte adressée à la Cour des Lê, les Trinh voulurent se débarrasser définitivement de leurs rivaux . En 1775, après une campagne de pillage, les Tonkinois s'emparèrent de Hué. Le peuple exaspéré se souleva et se rangea sous la bannière de chefs aventuriers, les trois frères Nguyễn van Nhac, Van-lu, et Van-huê. Les révoltés connus sous le nom de Tây-Son, après avoir pris et mis à mort le Chúa de Cochinchine se tournèrent contre les Trinh, et Nguyễn van-Nhac se faisait proclamer Empereur, sous le nom de règne de Thái Duc. Duc.

Une dynastie nouvelle s'établissait. Les Lê avaient fui en Chine, les Trinh étaient abattus et l'héritier des Nguyễn, le jeune Nguyễn Anh, après avoir reconquis et perdu à nouveau Saïgon, n'avait plus trouvé son salut que dans la fuite devant les Tây-Son.

C'est alors qu'entre le roi fugitif et Mgr Pigneau de Behaine, évêque d'Adran, s'élabora cette amitié solide faite d'estime réciproque, et cette grande pensée d'alliance qui devait permettre à Nguyễn Anh de reconquérir ses provinces, d'abattre les Tây-Son et de réunir sous son sceptre tout l'Empire d'Annam, de la frontière de Chine au Golfe du Siam.

Grâce à son armée réorganisée et encadrée par les officiers français de la suite de l'évêque d'Adran, Nguyễn Anh reprenait Saïgon en 1789, Hué en 1801, et Hanoï l'année suivante. Le 1^{re} juin 1802, à la suite d'une cérémonie solennelle dans le temple de ses ancêtres d'où il avait dû fuir vingt-

six ans plus tôt, il déclara clore l'ère des Lê et ouvrit la période Gia-Long, son chiffre de règne (Gia = « beau », « noble ». Long = « grand », « élevé », florissant »).

Véritable chef de dynastie, après plus d'un quart de siècle d'âpres luttes, il s'était « fait », à lui-même, son Empire; mais il ne voulut pas prendre le titre d'Empereur avant d'en avoir pansé les plaies. Le grand général devint, à la paix, un grand législateur. Dans la sagesse de son habile administration, comme une plante étiolée dans une terre féconde, la prospérité du pays ressuscita.

Après avoir reçu l'investiture de Chine au début de la troisième année de la période, ce ne fut que le cinquième mois de la cinquième année qu'il prit officiellement le titre de Hòang Dê: l'Empereur auguste et saint, fils du ciel, premier lettré du pays, père et mère de ses sujets. Nul mieux que lui n'a mérité ce titre. De son empire nous en donnons l'image par la carte ci-contre, et les divers chapitres de cette étude ont pour but d'exposer un peu du caractère de cette race d'Empereurs qu'il a créée.

CARTE HISTORIQUE DE L'ANNAM



CHAPITRE PREMIER

L'accession au trône d'Annam

§ 1. *La dévolution de la couronne.* — § 2. *Les divers noms du Souverain.* — § 3. *Remise des Pouvoirs impériaux. Choix du nom d'avènement et du chiffre de règne.* — § 4. *Cérémonies d'intronisation et de félicitations.* — § 5. *Investiture de l'Empereur de Chine.* — § 6. *Le monarque : vivant emblème du pays. Son prestige.*

§ I. — LA DÉVOLUTION A LA COURONNE.

Ainsi que dans le peuple, la famille impériale est régie par les lois et les rites familiaux et religieux. Les femmes, considérées comme incapables de faire les offrandes aux autels des ancêtres, sont exclues du trône. Une sorte de loi salique émanant du culte régit donc la succession au trône d'Annam. Pourtant, rien ne les empêche, en Annam comme en Chine, de se voir attribuer la régence en cas de minorité de l'Empereur. On ne trouve, dans l'histoire d'Annam, que deux cas de femmes ayant

accédé au trône : Trung-Trác (39-36 av. J.-C.) et Ly-Chiêu-Hoàng, en 1225. En Chine, une seule femme a pris le sceptre : Ou-heou, Lu-Hâu, en transcription annamite (684-705), et les historiens chinois parlent de son règne comme d'une usurpation qui causa la ruine de la dynastie des T'ang.

La dévolution de la couronne se fait donc de mâle en mâle, généralement par ordre de primogéniture, et ici il faut entendre par aîné le premier né de la Reine, seule femme de premier rang et seule femme légitime, à l'exclusion des enfants des autres femmes du gynécée, les concubines. L'inobservance de ce principe fut, dans les empires annamite et chinois, la cause principale de leurs si nombreuses révolutions de Palais.

Par contre, l'ordre de primogéniture n'est pas obligatoire d'après l'application du principe *truyên tu* : transmission au fils. C'est de ce principe dont veut parler Tavernier, dans sa « Relation », confirmé par S. Baron dans sa « Description du Royaume du Tonkin » : l'héritier du trône doit être de sang royal, mais il est désigné par le *chúa*. Cette désignation n'infirmes pas, comme on pourrait le supposer à première vue, ce que relate Jean Koffler dans sa « Description historique de la Cochinchine », écrite en 1766. Il décrit en effet une cérémonie que nous avons pu retrouver par ailleurs et précisément sous la dynastie des Nguên.

D'après Koffler, à 20 ans, assisté de son précepteur, l'héritier de la couronne demandait publi-

quement en audience royale, la confirmation de son droit de succession; ce que le roi régnant accordait, en offrant au prince une épée d'or. Ce dernier était ensuite conduit au palais destiné aux princes héritiers, escorté d'une petite cour concédée par le Roi, et dont Koffler donne avec précision le détail. Ainsi, un fils quelconque du roi, choisi par le chúa, sans que ce fût forcément l'aîné, recevait ensuite officiellement de son père le titre de Prince héritier.

C'est cette même cérémonie que nous trouvons reproduite par S. E. Thân-Trông-Huê (1) :

« Pour asseoir un gouvernement dans une situation inébranlable, dit l'ordonnance royale du 10 mars 1922, il importe d'assurer au Trône une base solide par une succession anticipée...

« C'est en s'inspirant de cette idée que les membres du Conseil du Tôn Nhon et de celui du Co Mât ont proposé à S. M. l'Empereur d'élever le Prince Vinh-Thuy à la dignité de Prince héritier. Après avoir consulté à ce sujet les représentants de la France ainsi que leurs Majestés les Reines-Mères, S. M. a rendu l'ordonnance du 10 mars, investissant le jeune prince du titre de Đông Cung Hoàng Thái Tử (ou Prince Héritier de la Couronne résidant au Palais de l'Est).

« D'après les Rites, le Prince héritier doit avoir une résidence officielle à l'est du Palais Royal; c'est pour cela qu'il est désigné sous le titre de Đông Cung (Palais de l'Est), ou encore sous celui de Thanh Cung (Palais bleu), car le bleu est la

(1) *Bulletin des Amis du Vieux Hué*, octobre-décembre 1922, p. 311. Cérémonie d'investiture du Prince Héritier.

couleur qui correspond à l'Est et au Printemps, d'après la théorie sino-annamite des affinités naturelles.

« Par le même acte, Elle a ordonné aux services compétents de choisir un jour faste pour la célébration, à cet effet, d'une cérémonie rituelle dans les temples des Empereurs et d'élaborer un programme de fêtes de proclamation solennelle... C'est ainsi que la cérémonie d'investiture du Prince héritier fut fixée au deuxième jour du quatrième mois de la septième année du règne de Khai-Dinh : 28 avril 1922. »

S. E. Thân-Trông-Huê donne ensuite la description de cette cérémonie qui fut la seconde célébrée par la dynastie régnante, la première étant la cérémonie d'investiture du Prince Hiêu, le futur Minh-Mang, qui avait eu lieu le neuvième jour du troisième mois de la quinzième année de Gia-Long, 6 avril 1816.

Dans l'ancienne histoire chinoise, on trouve l'application d'un autre principe dit Truyên-Hiên : transmission au sage, et on cite le cas des Empereurs Nghiêu et Thuân qui, évinçant leur propre fils, invitèrent les hauts dignitaires de l'Empire à leur choisir un successeur parmi les plus dignes, en dehors même de la famille impériale.

Gia-Long, pour assurer le trône à la dynastie des Nguyễn, prit des dispositions spéciales dites Gia thiên ha, d'après lesquelles l'héritier de la couronne serait désigné par testament de l'Empereur régnant, ou bien, en cas d'événements extraordinaires, choisi par les hauts dignitaires parmi les membres de la famille impériale.

§ 2. — LES DIVERS NOMS DU SOUVERAIN

Les Annamites sont très jaloux de leur nom dont la prononciation équivaut à une profanation, et qu'ils cachent superstitieusement en se désignant sous leur titre ou sous le nom de leur profession. Il en est de même pour l'Empereur qui porte cinq noms différents, parmi lesquels il est absolument défendu de prononcer ou d'écrire le nom personnel et le nom d'avènement. Quelques autres noms sont également prohibés (húy) comme, par exemple, ceux désignant le Palais de l'Impératrice et les tombes impériales. Si l'on se trouve dans la nécessité de les écrire ou de les prononcer, on les déforme en retranchant un trait ou un point au caractère qui les représente, et en parlant on modifie légèrement leur prononciation.

Avant de monter sur le trône, le futur souverain possède un nom privé, personnel, danh tu, dont une partie sert à former le nom de la dynastie.

Lors de son accession au trône il adopte un chiffre de règne, Niên Hiêu, vocable symbolique représentant une idée religieuse, politique, ou l'espérance du nouveau règne. Ce chiffre sert à compter les années et c'est pour rendre ce calcul plus aisé que le chiffre de règne d'un souverain décédé est conservé par son successeur jusqu'au premier jour de l'année suivante. Mais, sous l'influence d'idées superstitieuses, et à la suite d'événements malheureux, le chiffre de règne est parfois changé, et ainsi se complique singulièrement

la supputation des temps. Cet usage du chiffre de règne vient évidemment de la Chine où il avait été adopté en l'an 179 av. J.-C. A ce chiffre de règne s'ajoute un nom personnel d'avènement, Ngu danh ou Công danh.

A la mort du souverain il lui est décerné un titre dynastique pour le temple des ancêtres, Miêu hiêu, et un titre honorifique posthume tôn thuy (tên hèm). Gia Long, se conformant aux préceptes de la morale de Confucius fit désigner ses ancêtres par des titres royaux, les comprenant dans sa dynastie et les associant ainsi, en fils pieux, à sa prospérité.

Enfin, le souverain peut être distingué encore par un sixième nom, surnom de gloire, formé d'un mot désignant une vertu civique ou guerrière et suivi du vuaug, roi.

A titre d'exemples nous donnons ci-dessous un tableau de ces divers noms attachés aux cinq premiers souverains de la dynastie des Nguyễn :

NOM PERSONNEL DU PRINCE Danh-tu	CHIFFRE DE RÈGNE Niên-Hiệu	NOM PERSONNEL D'AVÈNEMENT Ngu-danh	TITRE DYNASTIQUE Miêu-Hiệu	TITRE POSTHUME tên-thụy
Nguyễn-phục-Anh	Gia-Long	Chung	Thế-Tổ	-Cao-hoang-dê
Nguyễn-phục-Dong	Minh-Mang	Dam	Thanh-ô	-Nhân-hoang-dê
Nguyễn-phục-Cao	Thiệu-Trì	Thục	Hiên-Tổ	-Chuong-hoang-dê
Nguyễn-phục-Thị	Tu-Duc	Hồng-nhâm	Duc-tông	-Anh-hoang-dê
Nguyễn-phục-Hiệu	Kiên-phục	Ung-gia	Gian-tông	Nghi-hoang-dê

De plus, en attendant d'être sacré empereur, le futur souverain reçoit le titre de Tân-Quân, « Prince nouveau », pour les fils ne succédant pas directement à leur père. Quant à ceux qui héritent immédiatement du trône, ils prennent, au contraire, le titre de Su-Quân « Héritier présomptif, prince successeur ». Enfin, jusqu'au moment de la remise des pouvoirs impériaux, la formule Tâu, « Sire », n'est pas encore employée, et c'est l'expression Khai, « Altesse », dont on se sert.

§ 3. — REMISE DES POUVOIRS IMPÉRIAUX,

CHOIX DU NOM D'AVÈNEMENT ET DU CHIFFRE DE RÈGNE.

Nous allons donner une description des cérémonies de cette remise des pouvoirs impériaux et du choix d'un nouveau nom pour le Prince, description tirée de l'étude de Mr. Dang-Ngoc-Oánh (1) secrétaire général du conseil du Co-Mât, au sujet de l'intronisation de S. M. Khai-Dinh.

Lorsque le Prince Buu-Dao fut désigné par les Conseils des membres de la famille impériale et de Régence, comme héritier du trône, et après la réception au Palais du nouvel Empereur, eut lieu le 17 mai 1916 la cérémonie de la remise des pouvoirs impériaux et du choix d'un nouveau nom pour le prince.

(1) *Revue indochinoise*, juillet-août 1916. L'intronisation de l'Empereur Khai-Dinh.

« De grand matin, raconte Mr Dang-Ngoc-Oánh, sur une table jaune, préalablement installée au milieu du palais Càn-chánh ont été disposés :

« Le coffret contenant le sceau en jade, dont l'inscription comporte les caractères : Thiên vinh mang truyền quốc ti, mandat éternel du ciel, Sceau en jade pour l'héritage de l'Empire;

« Le costume impérial, Bào;

« La plaque de jade vương mang, mandat de Prince;

« Le livre d'or Thánh Chê mang danh kim sách (1)

« A huit heures le Prince, en robe verte et turban noir, se présente devant la table jaune pour vérifier respectueusement ces insignes en présence des Ministres de la Cour, et les objets sont laissés sous bonne garde jusqu'à trois heures de l'après-midi.

« A ce moment, la cérémonie ordinaire de cour, dite thuong-Triêu-Nghi est préparée devant le Palais Càn-chánh Les mandarins de rang supérieur, vêtus de la robe bleue, se tiennent debout, les civils à gauche, les militaires à droite, dans la cour du Palais, suivant la hiérarchie qu'indiquent les bornes de pierre. Le Prince, en robe et turban jaunes, se tient debout dans le compartiment de gauche du Palais Càn-chánh, face à l'Ouest. Il s'avance

(1) C'est un livre en or dont les feuilles massives sont reliées par des anneaux également en or. On l'appelle Thanh Chê Mang danh parce que l'usage en fut prescrit par un roi saint pour le choix des noms. Ce livre qui est conservé dans les armoires du Càn Chanh comme tous les autres livres et cachets précieux, reste toujours fermé et le coffre qui le renferme doit être gardé intact et scellé constamment ; on ne peut même pas l'ouvrir à l'occasion du Phât-Thuc, « nettoyage des sceaux ».

devant la table jaune et fait respectueusement cinq prosternations. Dans la cour, les mandarins se prosternent en même temps que lui. Après les lay, les mandarins se tiennent debout dans la cour et le Prince se met à genoux.

« Deux hauts mandarins, un civil et un militaire, portent le sceau en jade, le costume impérial et la plaque en jade jusque devant lui, s'agenouillent et lui remettent ces objets sacrés que le Prince reçoit en saluant. Puis ces objets sont replacés sur la table jaune.

« Un mandarin du Nôi-Các ouvre la serrure du coffret laqué dont il sort le livre d'or. A genoux, il le donne au Prince qui en feuillette les pages massives, s'arrêtant au neuvième caractère qui est destiné à fixer son nouveau nom qu'il lit tout bas. Le livre est ensuite remis ouvert sur la table jaune. Le Prince se relève et revient à sa place primitive.

« Les grands mandarins s'avancent, s'agenouillent et constatent le nouveau nom du Prince qui sera demain l'Empereur; copie de ce nom est prise par les soins du Nôi-Các sur une feuille de papier rouge. Le livre d'or est alors replacé dans le coffret qui est soigneusement refermé à clef.

« Tous les ministres sortent et reprennent le rang qui leur est assigné.

« Le Prince s'avance de nouveau devant la table, et salue trois fois. Les mandarins répètent ce salut dans la cour.

« Puis, le Prince retourne dans ses appartements privés. Le livre d'or, le sceau, le costume et la plaque sont ensuite rentrés dans les armoires qui sont scellées par une commission composée de

« auts mandarins.

« La cérémonie est terminée; les mandarins se retirent.

« A la suite de cette cérémonie, les mandarins de la Cour promulguent l'Ordonnance royale dont la teneur suit :

SEIZIÈME JOUR, QUATRIÈME MOIS, DIXIÈME ANNÉE

DUY-TÂN.

« L'Empereur Thành-To-Nhon-Hoàng-Dê (Minh-Mang) en la quatrième année de son règne (1823), a de sa propre initiative composé une poésie de vingt caractères, choisis parmi ceux de la clef Nhut (soleil). Ces caractères sont gravés dans les pages d'un livre d'or pour être adoptés à l'avenir. Dans la préface de ce livre, S. M. Minh-Mang a prescrit qu'au moment où un Empereur monterait sur le trône, il prendrait l'un de ces caractères comme nom officiel. La clef du Soleil est l'emblème du Souverain. Le nom qui fut donné au nouvel Empereur lors de sa naissance ne lui servira plus que de petit nom. Cette volonté a toujours été scrupuleusement respectée...

« Ayant choisi le moment favorable, j'ai ordonné aux grands Mandarins d'ouvrir respectueusement le Livre d'Or. Conformément à ce qui y est contenu, c'est le neuvième caractère (Tuân) qui déterminera mon nom officiel. Quant au nom que je porte depuis mon enfance, et qui est celui de Buu Dao, il ne me servira plus que de petit nom. J'ai prescrit de célébrer la cérémonie de respectueuse annonce au Nam-Giao, au tertre Xa-Tac, et aux temples de mes ancê-

« tres, afin de perpétuer la glorieuse pensée de
« l'Empereur Minh-Mang dans son œuvre testa-
« mentale. J'ordonne de porter à la connaissance
« des mandarins et du peuple de la capitale et des
« provinces, les dispositions que je viens d'adop-
« ter. »

Quant au choix du chiffre de règne, il se fit dans les conditions suivantes :

Le service du Nôi-Các soumit au Prince un certain nombre de caractères n'ayant jamais été employés par les souverains antérieurs, et censés avoir une signification heureuse. Parmi les noms choisis se trouvaient les deux caractères Khai-Trung. Le Prince encercla de rouge le caractère Khai et après avoir biffé le caractère Trung, traça celui de Dinh à la place.

Ainsi la nouvelle Majesté avait choisi comme chiffre de règne les deux caractères d'heureux présage Khai Dinh « Commencement de la paix stable ».

§ 4. — CÉRÉMONIES D'INTRONISATION

ET DE FÉLICITATIONS.

L'avènement d'un nouvel Empereur s'accompagne de cérémonies majestueuses, aux détails compliqués, réglées par les lois rituelles et les anciennes traditions. Après les cérémonies d'Entrée au Palais, de Remise des pouvoirs impériaux, du Choix des noms d'avènement et de règne, ont encore lieu les cérémonies d'Intronisation et de

Félicitations.

Dans la Salle du Trône laquée de rouge et d'or, les hauts dignitaires viennent s'agenouiller devant leur Souverain et lire les lettres de félicitations que la Cour lui adresse.

A l'extérieur de la Salle tous les grands mandarins, alignés d'après leur grade et revêtus de leur costume d'apparat, les mandarins civils à gauche, les militaires à droite, font leurs séries de lay prévues par le cérémonial, en suivant le rythme des incantations prononcées par un hérault, et qu'accompagnent des orchestres et des chœurs.

Enfin, un mandarin supérieur du Ministère de l'Intérieur demande l'emploi du sceau impérial, et deux mandarins du Nôi-Các l'apposent sur le décret impérial annonçant la prise de possession des pouvoirs et portant remise de certaines peines.

Une dernière fois, tous les mandarins se prosternent le front contre terre, tandis que S. M. se retire.

Le décret impérial est alors affiché au Pavillon des Edits Phu-van-lâu où il restera trois jours, veillé par une garde d'honneur.

Nous donnons ci-dessous un extrait d'une traduction de pièces officielles en caractères chinois, par M. A. Bouchet (1) relatant l'avènement de l'Empereur Thiêu-Tri, afin d'exposer la minutie des détails de ces cérémonies.

« Les préparatifs sont terminés. Le Ministre des Rites et l'Officier de garde vont tous deux rendre compte de leur mission à Sa Majesté. Celle-ci péné-

(1) *Revue Indochinoise*, 15 août 1904 : Cérémonies qui accompagnèrent l'avènement de l'Empereur Thiêu-Tri.

tre alors dans le Palais de Càn-Chánh et s'assoit sur son trône. Elle est coiffée du bonnet aux neuf dragons, vêtue d'une longue robe de soie jaune brochée, retenue à la taille par une ceinture ornée de pierres précieuses, et tient dans une main une tablette rectangulaire en jade.

« Au bout de quelques instants, le chef des conducteurs des chars du Souverain se présente et prie Sa Majesté de prendre place dans le char qui veint d'être apprêté. Alors au Palais de Ngo-Môn les tambourins résonnent, les cloches sonnent à toute volée, pendant que Sa Majesté assise dans le char que précèdent et suivent des troupes en armes, se dirige vers le Palais de Thái-Hoà.

« Arrivée à la hauteur de ce Palais, S. M. descend de son char. Les cloches des palais de Canh-Môn et de Ngo-Môn cessent de sonner, les tambourins de battre. On tire une salve de neuf coups de pétards et S. M. monte sur le trône. Alors, au milieu des vapeurs d'encens, tous les mandarins se prosternent par cinq fois devant leur Souverain.

Les cérémonies commencent par celle de la remise du Livre d'Or.

« En présence de tous les courtisans agenouillés, un mandarin de la Grande Chancellerie va prendre, sur l'autel où il a été disposé, le coffret contenant le Livre d'Or, pour aller le placer sur le deuxième autel laqué jaune dressé dans l'entre-colonnement central. Cela fait, il se retire. Le Mandarin chargé de lire le Livre va alors s'agenouiller près de la terrasse de l'entre-colonnement central, le visage tourné vers le Nord. C'est là qu'il reçoit d'un de ses collègues, membre de la Grande Chancellerie, age-

nouillé près de lui, le Livre d'Or. La lecture à haute voix terminée, le Livre est remis à sa place.

« La cérémonie est achevée; les deux officiants se retirent.

« Commence alors la deuxième cérémonie, celle de la Bienvenue.

« Deux mandarins de la Grande Chancellerie vont ensemble prendre sur l'autel où ils sont déposés les deux coffrets renfermant le compliment et les offrandes pour les placer sur le deuxième autel laqué jaune, dressé dans l'entre-colonnement central. Le cérémonial que nous venons de décrire recommence. La cérémonie achevée, les deux officiants se retirent après s'être prosternés cinq fois devant Sa Majesté.

« Voici enfin la troisième cérémonie, celle de l'apposition des cachets sur l'Edit.

« Un grand dignitaire du Ministère de l'Intérieur vient s'agenouiller devant S. M. et la prier d'apposer son sceau sur l'Edit qui va lui être présenté. Alors deux mandarins du Conseil aulique s'avancent vers le premier autel laqué jaune (situé dans l'entre-colonnement central), l'un d'eux porte le coffret contenant le sceau, l'autre l'Edit royal qu'il vient de retirer de son étui. Arrivé devant l'autel, le premier de ces mandarins appose le sceau sur l'Edit que lui présente son collègue, puis tous deux vont replacer le sceau et l'Edit à leur ancienne place.

« C'est la fin des cérémonies; un dignitaire du Ministère des Rites s'agenouille devant S. M. pour l'en informer.

« On tire une salve de neuf coups de gros pétards.

S. M. se lève et se dirige vers le Palais de Càn Chánh. C'est là que viennent la saluer les jeunes princes, ses frères cadets, ses proches parents, ses neveux, etc... »

§ 5. INVESTITURE DE L'EMPEREUR DE CHINE

Michel Duc Chaigneau écrit dans ses « Souvenirs de Hué » (1) que Gia-Long en montant sur le trône n'avait pas voulu, comme ses prédécesseurs, reconnaître la suzeraineté chinoise, et s'était proclamé roi indépendant malgré les réclamations et les menaces de Pékin; tandis que Minh-Mang, n'ayant pas le courage de son père, se déclara vassal de l'Empereur de Chine et lui demanda l'investiture.

Bien au contraire, sans que cela amoindrisse en rien son courage, Gia-Long trouva très politique de demander cette investiture qui l'affermissait sur son trône.

Après la prise d'Hanoï il envoya une ambassade à Pékin dirigée par Trinh-Hoài-Duc, pour faire savoir à l'Empereur de Chine ses victoires et se reconnaître son vassal.

« Prosterné vers la terre, écrivait-il, j'espère que Votre Majesté voudra bien m'accorder quelque compassion. Je ne suis qu'un petit tributaire voisin de votre empire et mon désir le plus fort est d'être arrosé de la pluie de Vos générosités.

« Tourné vers la Porte Sublime, pendant que mes pensées volent vers vous et que la fumée de

(1) *Souvenirs de Hué*, Paris, Imprimerie Impériale, 1867, p. 242.

l'encens s'élève dans les airs en votre honneur, je vous adresse cette supplique... »

L'Empereur Gia-Khánh donna alors au gouverneur de la Province du Kouang-Si l'ordre d'aller conférer l'investiture à Gia-Long et de lui remettre un sceau d'argent doré surmonté d'un chameau. Il publia en même temps un édit qui donnait au pays le nom de Viêt-Nam. Son Edit n'était en somme que le contre-seing de l'Edit Céleste qui, puisque les Tây-Son étaient abattus, prouvait suffisamment que le mandat d'En-Haut leur était retiré.

En 1803 un nouvel Edit décida que le Viêt-Nam devrait envoyer tous les deux ans un tribut dont il fixait la composition, et rendre hommage tous les quatre ans.

Ainsi, Gia-Long, durant tout son règne, se comporta en vassal fidèle, et ses successeurs l'imitèrent entièrement.

D'après l'opinion chinoise, seule la cérémonie d'investiture donnait au roi d'Annam toute son autorité. Avant la remise des lettres impériales, le Roi d'Annam n'était désigné que par l'expression de Quôc-Truong, « Chef du Royaume » ; son titre de vua, « Roi », ne lui étant octroyé que par l'investiture.

D'après l'opinion annamite au contraire, la cérémonie d'investiture ne devait sembler qu'un complément à la cérémonie d'Intronisation. Les rois de Hué eux-mêmes s'étaient conférés le titre de Hoàng Đế, « Empereur » et le protocole imposé par la Chine à la cérémonie n'était certainement pas suivi absolument dans toute sa rigueur. Les Empereurs d'Annam voulaient bien rester respectueux

vis-à-vis de l'Empereur de Chine, mais non point s'humilier.

Nous comprendrons mieux ceci par quelques relations de ces cérémonies d'Investiture. Jusqu'à Tu-Duc elles se donnaient à Hanoï, l'ancienne Kê cho, où le Roi s'acheminait en grande pompe. Minh-Mang s'y rendit et cet extrait de documents communiqués par S. E. Huynh (1), ministre des Rites, à propos de son investiture qui eut lieu le 20^e jour de la 12^e lune, 12 janvier 1822, montrera combien les représentants et les symboles de la Puissance du Grand Empire, inspiraient de respect aux Annamites.

« A l'heure Ngo (midi), Phan-Cung-Thi (l'ambassadeur chinois), suivant le baldaquin (2) pénètre par la porte. L'Empereur, accompagné des hauts mandarins, attendait respectueusement à droite de la Porte Châu-Tuoc.

« Lorsque le baldaquin entre par l'ouverture centrale, l'Empereur se met à genou; il se relève après son passage. Puis l'Empereur échange avec l'ambassadeur une profonde inclinaison de tête avec un mouvement de haut en bas des mains jointes.

« Le baldaquin étant arrivé à la voie de droite, tous les mandarins civils et militaires suivant leur rang, se mettent à genoux des deux côtés de la voie, et après le passage du baldaquin, ils se relè-

(1) *Bulletin des Amis du Vieux-Huê*, avril-juin, 1917, p. 89 : Minh-Mang va recevoir l'investiture à Hanoï.

(2) Le baldaquin surmonte une table portée sur les épaules de quatre soldats sur laquelle est déposée ce qui émane de l'Empereur (ici l'Empereur de Chine), ou ce qui lui est destiné. Le tout est appelé « la châsse aux Dragons, Long-Dinh », ou « Aux neuf Dragons », Cuu-Long-Dinh.

vent et se tiennent debout... »

Ce voyage de la Cour à Hanoï faisait supporter au peuple grevé de prestations, un énorme fardeau et entraînait pour les mandarins de la suite du Roi une grande fatigue. C'est sur les instances de ceux-ci que Tu-Duc demanda à l'Empereur de Chine d'envoyer ses Ambassadeurs à Hué. Le peuple n'en tira certainement aucun bénéfice. Le voyage des envoyés chinois dura un mois et sur tout le parcours les paysans durent travailler plusieurs lunes pour préparer une route et des relais dignes de ces hauts personnages ainsi que de la grandeur et de la prospérité du Royaume.

L'Empereur de Chine avait arrêté, dans ses moindres détails, le protocole de la Réception de ses lettres d'investiture. Voici le document chinois cité à ce propos par G. Dévéria dans ses « Relations de la Chine avec l'Annam » (1) :

« L'Empereur (de Chine) nommera un délégué et un délégué-adjoint. A leur approche de la frontière annamite, le Roi (d'Annam) enverra au-devant d'eux des fonctionnaires chargés de les attendre respectueusement. Les fonctionnaires annamites recevront avec respect la « Châsse aux dragons » contenant les documents impériaux, c'est-à-dire que devant elle ils feront trois agenouillements et neuf prosternations en frappant la terre de leur tête. Ils feront un agenouillement et trois prosternations devant l'envoyé de Chine et son adjoint.

« Le jour même de l'arrivée de la mission sur le territoire annamite, les pièces émanées de la Cour

(1) *Histoire des Relations de la Chine avec l'Annam-Viêt-Nam du XVI^e au XIX^e siècle*, d'après les documents chinois ; Paris, Ernest Leroux, 1880, p. 55-57.

de Chine et les objets que daignera envoyer l'Empereur seront déposés dans l'hôtel qu'occuperont les délégués chinois.

« Après avoir renouvelé les saluts d'usage devant ces objets, les délégués du Roi d'Annam feront trois prosternements devant les envoyés de Chine, saluts que ces derniers ne devront pas dispenser les délégués annamites de leur faire.

« Le jour dont on sera convenu pour la lecture des pièces de chancellerie, le Roi d'Annam accompagné du Prince héritier et des fonctionnaires se rendra à l'Hôtel des Envoyés de Chine pour faire une digne réception aux lettres impériales et à la Châsse aux Dragons.

« Après s'être acquittés des saluts d'usage devant ces objets, le Roi retournera chez lui, ce n'est qu'alors que les lettres dans leur Châsse aux Dragons et les présents impériaux, dans une voiture *ad hoc*, seront portés à la demeure royale.

« Le cortège des envoyés chinois sera précédé des emblèmes impériaux, de tambours et de musiciens. Les envoyés chinois passeront par l'ouverture centrale des portes; suivis de ce qu'ils sont chargés de remettre, ils graviront les marches de la Salle royale au milieu de laquelle on aura préalablement disposé une table jaune flanquée de deux autres tables. C'est sur celle du milieu que seront disposées les lettres impériales, les deux autres seront destinées à recevoir les présents que daignera envoyer l'Empereur. Le Roi, le Prince héritier et les fonctionnaires annamites salueront ces objets par trois agenouillements et neuf prosternements, après quoi ils se relèveront et se placeront à genoux

devant la place où seront déposées les lettres impériales pour en entendre la lecture.

« Une fois la lecture terminée, les lettres impériales seront replacées sur la table et le Roi fera un salut de trois agenouillement et de neuf prosternements et se relèvera. Les envoyés chinois se retireront; le Roi et son entourage les reconduiront jusque dehors, puis le Roi rentrera chez lui...

« La cérémonie de l'investiture devra avoir lieu dans la salle principale du Palais, et d'une manière conforme à ce qui précède pour la remise des lettres impériales.

« Ce ne sera qu'après avoir reçu l'investiture qu'un Prince annamite pourra se faire reconnaître comme Roi, faire part de son avènement aux divinités des Temples et recevoir les hommages de tous les fonctionnaires.

« Après avoir reçu son investiture, le Roi devra se rendre en personne à l'Hôtel de la Mission chinoise pour remercier les envoyés de l'Empereur, et leur exprimer ses regrets de les avoir dérangés.

« Les Envoyés chinois auront dès lors terminé leur mission; ils devront retourner en Chine, pour en rendre compte à la Cour. »

On voit avec quel soin les marques de respect sont prescrites et comme elles sont prodiguées pour sauvegarder jusque dans les moindres détails le prestige du Grand Empereur. Tout au long du document chinois on retrouve le même souci de marquer de façons parfois bien humiliantes que, des deux partis en présence, l'un représente le Suzerain dont l'autre est le vassal.

En fait, des entorses assez graves furent faites à

ce protocole par trop rigoureux, durant la cérémonie d'investiture qui eut lieu le 22^e jour de la 7^e lune, 10 septembre 1849. D'après des relations de missionnaires (1) il ne semble pas que Tu Duc se soit rendu à l'Hôtel des Ambassadeurs chinois. Il attendit ceux-ci dans son Palais, se contentant d'aller au-devant d'eux, et tous entrèrent ensemble dans la salle de réception, le Roi à droite, les Ambassadeurs à gauche, afin de sauvegarder les susceptibilités et qu'aucun ne soit ni devant ni derrière. De plus, en plaçant les Ambassadeurs chinois à sa gauche, le Roi leur réservait ainsi la place d'honneur.

La prescription des trois agenouillements et des neuf prosternements dus au moment de la présentation des lettres impériales ne semble pas plus avoir été fidèlement observée. Le Roi se prosterna cinq fois devant l'autel où ces lettres avaient été posées, resta effectivement à genoux pendant leur lecture, et se contenta d'une simple prosternation après avoir pris et élevé au-dessus de sa tête le diplôme impérial. Enfin il ne semble pas non plus que Tu-Duc, comme le prescrit le document chinois, soit allé en personne à l'hôtel des Envoyés de l'Empereur pour s'excuser de les avoir dérangés. Sans nul doute il eût paru monstrueux au Divin Empereur de s'abaisser ainsi devant de simples hommes, fussent-ils même de grands mandarins chinois, Envoyés du Grand Empereur, son Suzerain.

(1) *Journal of the Indian Archipelago and Eastern Asia*, 1850, IV, p. 232-237 : Investiture of the King of Cochin-China by An Envoy of the Emperor of China in 1849.

§ 6. — LE MONARQUE : VIVANT EMBLÈME DU PAYS.

SON PRESTIGE.

Si l'investiture ne crée pas, tout au moins elle consacre le caractère tout puissant et sacré de cet Etre dont de multiples règles sauvegardent le prestige et l'autorité; et le code édicte des peines terribles contre ceux qui attentent à ce prestige ou se révoltent contre cette autorité.

Il faut dire qu'en Chine et en Annam le législateur n'a semblé définir les droits et les devoirs de chacun qu'au point de vue général de la société, de l'Etat et du Souverain. Les lois pénales sont complètes pour les crimes contre le Roi, l'Etat et les particuliers, mais dans ce dernier cas elles visent surtout à maintenir la sécurité et la tranquillité publiques. Alors que pour les relations individuelles le Code est muet, ou presque, les prescriptions rituelles destinées à conserver les traditions nationales et surtout à fortifier le respect de la dynastie abondent.

Les châtiments n'atteignent pas uniquement les seuls coupables, toute leur famille est détruite jusque dans ses fondations, et les ossements mêmes de leurs ancêtres sont dispersés.

Ecoutons quelques prescriptions du Code.

« *Article 57* — Les fonctionnaires de la Cour qui s'entendront entre eux et formeront des liaisons ou associations pour porter le désordre et la confusion dans les institutions du Gouvernement, seront

tous punis de la décapitation (avec sursis); leur épouse et leurs fils deviendront esclaves, les biens et valeurs seront confisqués par l'Etat.

« *Article 223.* — Dans tout complot de rebellion (pour nuire à l'Etat, c'est-à-dire complot ayant pour but de renverser les Esprits protecteurs de l'Empire) ou bien de grande rebellion (pour nuire au Souverain, c'est-à-dire complot ayant pour but de détruire les temples et les tombes des ancêtres du Souverain, ainsi que les palais impériaux) ceux qui, de quelque façon que ce soit, auront pris une part quelconque au complot seront, sans distinction de principal coupable et de co-auteur (que le complot ait été ou non suivi d'actes d'exécution) tous punis de la mort lente. L'aïeul, le père, les fils, petits-fils, frères aînés ou cadets (de ceux qui sont directement coupables), ainsi que les personnes demeurant ensemble avec eux (tels que des parents de même branche à un degré auquel il n'y a pas de vêtement de deuil, ainsi que l'aïeul en ligne maternelle, le père de l'épouse, les gendres ou fiancés des filles et autres), sans distinguer si leur nom de famille est différent, ainsi que les parents du deuxième degré de ceux qui sont directement coupables, oncles, frères aînés ou cadets sans distinction (de domicile séparé ou non) d'inscription sur le même rôle ou sur des rôles différents (tous mâles) âgés de 16 ans et au-dessus, sans discerner s'ils sont impotents ou infirmes, seront tous punis de la décapitation. Ceux qui (mâles) seront âgés de 15 ans et au-dessous, ainsi que la mère, les filles, l'épouse, les concubines, les sœurs aînées ou cadettes, comme aussi l'épouse et les concubines du fils (de ceux qui sont

directement coupables) seront données aux familles des fonctionnaires méritants comme esclaves. »

Le Code, comme une réaction contre l'ancienne institution du chúa, pour éviter qu'une concentration de pouvoirs dans des mains parentes ou amies puisse faire obstacle à l'Autorité souveraine, combat le népotisme et élève la volonté impériale au niveau de la loi.

« *Article 60.* — Celui qui n'exécutera pas un ordre écrit du Roi sera puni de 100 coups de bâton.

« *Article 61.* — Le fait de perdre, d'anéantir, de lacérer, de détériorer soit un Edit du Souverain, soit un grand sceau officiel, soit enfin tout acte ou règlement administratif est sévèrement puni... »

Il est interdit de pénétrer sans une raison spéciale dans les Palais, Temples et tombeaux impériaux. Les ouvriers, employés et petits mandarins du Palais doivent suivre des règles sévères et sont punis sous les fallacieuses raisons « qu'ils ne sont pas sortis du Palais alors qu'ils le devaient, ou qu'ils y ont pénétré alors qu'ils n'en avaient pas le droit. » Ceux-là mêmes qui font partie de la Cour ne peuvent franchir certaines portes réservées au Souverain et la route royale dans le Palais, ouverte depuis la porte du centre jusqu'au pont extérieur, doit être pratiquée exclusivement par lui.

Ses escortes, ses gardes sont minutieusement réglées. Lorsqu'il sort, son départ est annoncé par sept coups de canon dans les circonstances ordinaires; par neuf coups pour les grandes cérémonies et son retour est toujours marqué par trois coups de canon. Le peuple se prosterne sur son passage et nul ne doit oser lever les yeux sur le cortège impérial.

Les erreurs même, envers le Souverain, ne sont pas permises (article 62). Les astrologues n'ont pas le droit de se tromper sur les phénomènes célestes. Les cuisiniers sont responsables de la qualité de leurs mets comme les apothicaires sont responsables de leurs drogues. Le fautif n'est pas uniquement puni; le sont encore tous ses supérieurs hiérarchiques qui auraient dû s'apercevoir de l'erreur, et ceci aussi bien dans les affaires gouvernementales que dans celles de la Cour.

Lorsque le Roi pose une question générale en son Conseil, la réponse doit être donnée par le dignitaire du rang le plus élevé, après lui par le dignitaire du grade immédiatement inférieur, et ainsi de suite. Celui qui se permettrait d'intervertir cet ordre se verrait infliger une suspension de solde d'un mois. Tous se prosternent cinq fois et restent debout, les yeux baissés, devant lui.

Nous avons vu qu'il est interdit d'écrire ou de prononcer le nom personnel de l'Empereur, ainsi que son nom d'avènement. L'emploi de ces noms, considérés comme irrévérencieux, est puni de 80 à 100 coups de bâton. Il est de même interdit de posséder les portraits des souverains des dynasties précédentes, ou quelque ancien sceau royal d'or ou de jade.

Des formules spéciales de politesse sont employées pour s'adresser à l'Empereur. Ainsi on dit : « tâu » à l'Empereur, « bâm » aux grands mandarins, « Thua » aux mandarins ordinaires, trois formules que l'on ne peut traduire, et qui pourtant, chacune, marque une forte nuance.

La couleur jaune lui est réservée comme signe

distinctif de la souveraineté. Pas même les princes du sang ne doivent la porter, la couleur à eux réservée étant le rouge écarlate, pas plus qu'ils ne doivent faire broder sur leurs robes le dragon à cinq griffes, emblème royal et objet d'une vénération générale en Chine et en Annam. De même certains mets ne peuvent figurer que sur sa table, comme ces sortes de gros vers blancs extraits du tronc des palmiers. Seul il possède des éléphants et, par faveur royale, les princes en obtiennent parfois un ou deux pour leur service.

Mais toute cette étiquette rigoureuse n'est pas vaine. En protégeant le Souverain dans sa personne, elle le protège aussi dans sa justice. C'est ainsi que le Code condamne à la décapitation avec sursis le mandarin du Ministère des Rites qui, intentionnellement, retarde une audience royale, ou empêche un mandarin nouvellement arrivé dans la capitale de venir rendre au Roi les honneurs qui lui sont dûs, et en même temps, peut-être, lui exposer une requête.

L'article 63 dit encore :

« Les fonctionnaires qui doivent, dans certains cas prévus, rendre compte d'une affaire au Souverain et qui ne le font pas, encourent une peine qui peut aller jusqu'à la strangulation. »

Et le Monarque lui-même est emprisonné dans les formules de cette étiquette traditionnelle, culte mal défini qui remonte à plus de trente siècles avant notre ère, et dont Confucius et ses disciples ont fixé les règles.

Ainsi nous apparaît, au sommet de l'édifice social, le monarque dominant du haut de son trône,

comme un dieu de son autel, un peuple entier prosterné devant lui dans le plus profond respect. Sorte d'émanation et de symbole de la nation annamite, il n'est responsable que devant le ciel.

Comme les peuples sont, à en croire la sagesse chinoise, ce que les font leurs rois, le monarque, vivant emblème de son pays, a une fonction noble et belle, que les souverains d'Annam ont su remplir à travers l'histoire. Chaque dynastie eut pour but d'assurer l'expansion et l'unité de la race annamite, par leurs guerres contre l'étranger ainsi que contre cette sorte de féodalité née au hasard des luttes intestines — grande œuvre dont la dynastie régnante a su atteindre l'apogée.

CHAPITRE II

Le caractère religieux de l'Empereur d'Annam

§ 1. — *Le Monarque mandataire du Ciel; son caractère divin.* — § 2. — *Le Monarque souverain pontife; les cérémonies dont il est le Grand Prêtre.*

§ 1. — LE MONARQUE MANDATAIRE DU CIEL
SON CARACTÈRE DIVIN

Le caractère quasi-divin de l'Empereur d'Annam prend fondement à l'origine de l'histoire religieuse chinoise.

Les anciens pasteurs des plaines du Nord de la Chine semblent avoir été les premiers prêtres du culte du Ciel et de la Terre. Ces Bergers-Rois croyaient déjà en un seul Dieu, créateur de l'Univers, maître du monde juste et bon. Ce Dieu, dont la nature entière témoignait la bienveillance, ne

demandait pas de prières, mais les anciens Chinois comprirent, en fils aimants, que leur devoir était de remercier leur Père qui les avait créés dans un monde heureux. A l'origine donc, les sacrifices aux diverses manifestations de la Grandeur du Créateur émanaient d'un sentiment de reconnaissance.

Ces premiers croyants s'imaginaient que l'Etre suprême avait divisé son pouvoir spirituel en deux Esprits : du Ciel et de la Terre dont l'union avait donné naissance aux hommes et à tous les êtres vivants ; qu'il avait libéré les deux Forces, mâle et femelle qui constituaient la Nature, ces Forces ayant donné à leur tour naissance aux divers éléments. Ainsi il y a quatre mille ans, l'éternelle reconnaissance de la Créature envers son Créateur conduisait les anciens Rois à rendre à ces puissances, émanations de l'Etre suprême, les mêmes honneurs que dans la famille les enfants rendaient à leurs parents.

Primitivement aucun ordre spécial de prêtres n'existait dans ce culte. Tous les chefs de famille officiaient ; mais l'un d'entre eux, imposant son autorité aux autres et devenant chef de clan, se réserva le droit exclusif de sacrifier aux ancêtres communs dont les Esprits du Ciel et de la Terre étaient les plus augustes. Les Princes succédant aux chefs de clan, se réservèrent ce droit à leur tour. Puis ce fut l'Empereur qui domina les Princes, gardant jalousement cette marque de puissance suprême : l'exercice du culte, et dont la suzeraineté se manifestait en contraignant tout prince vaincu à délaisser les autels des Sacrifices.

L'Empereur apparut alors par droit divin, com-

me le Maître incontesté des êtres et des choses d'ici-bas, comme l'Envoyé, le mandataire de l'Etre suprême sur la Terre, et lui-même essence divine. Le peuple le nomma « le Père et la Mère de ses sujets ». Il s'intitula « Fils du Ciel », titre qui n'implique aucune idée d'orgueil mais qui est au contraire un symbole de piété filiale de soumission religieuse et de subordination au Suprême Empereur.

C'est en puisant dans ces idées religieuses que l'on trouve à ce monarque tout puissant la plus stricte des disciplines et la plus sévère des responsabilités. Confucius et ses disciples ont tracé les règles de conduite de l'Empereur; transgresser ces préceptes c'est commettre un véritable péché, et par l'oubli de sa mission il perd le mandat du Ciel (Thiên Mang). L'Histoire nous montre en ces cas, qu'il s'est toujours trouvé un esprit supérieur pour faire comprendre au peuple cette excommunication divine, et le pousser à la révolte en lui montrant qu'il n'est plus sacrilège de s'élever contre celui qui a perdu la protection du Ciel.

C'est sous l'influence de ces idées encore qu'en cas de malheurs publics, de calamités naturelles, l'Empereur se confesse humblement dans ses édits d'être, par son indignité, la cause des souffrances de ses sujets et pour retrouver la protection divine et ramener la prospérité sur le pays, il ordonne des sacrifices, des jeûnes et s'humilie lui-même devant le Suprême Empereur.

Les Kinh, les livres canoniques sont explicites à ce sujet :

« Le mandat du Ciel n'est pas facile à conserver,

et on ne peut espérer être toujours favorisé du Ciel. Si les Rois l'ont perdu, c'est parce qu'ils n'ont pas suivi avec respect les règles laissées par les anciens et le principe lumineux de la Raison. » (Chu-King, chapitre intitulé Kiun-Chi).

Le Livre des Vers dit : « Le seul Prince qui inspire de la joie est celui qui est le Père et la Mère du peuple. Ce que le peuple aime, l'aimer; ce que le peuple hait, le haïr : voilà ce qui est appelé être le Père et la Mère du peuple. » (*Ta-Hio*, chapitre X.)

Le Khang-Kao dit : « Le mandat du Ciel, qui donne la souveraineté à l'homme, ne la lui confère pas pour toujours. Ce qui signifie qu'en pratiquant le bien et la justice on l'obtient et qu'en pratiquant le mal ou l'injustice on le perd. » (*Ta-Hio*, chapitre X.)

Nous avons vu que l'investiture de l'Empereur de Chine consacrait définitivement le Souverain annamite sur son trône sous le titre de Duc-Hoang-Dê : l'Empereur auguste et saint. Cette cérémonie a pour corollaire une autre cérémonie en l'honneur du prédécesseur du nouveau monarque, l'Empereur défunt. En vertu de l'investiture que ce dernier avait reçue, il était devenu le saint Envoyé du Ciel, donc, lorsqu'il est remplacé sur la terre, il doit retrouver sa place dans les hautes sphères. Ainsi l'on trouve à la suite du récit de l'investiture de Tu-Duc dans le « Journal of the Indian Archipelago » dont nous avons fait mention dans le premier chapitre, la relation de la cérémonie qui eut lieu le lendemain de cette investiture. Les envoyés de l'Empereur de Chine et le nouvel Empereur allèrent au Temple de Thiêu-Tri, père de Tu-Duc, pour lui

offrir un sacrifice et l'élever définitivement au rang des Dieux. Les Ambassadeurs chinois déposèrent sur l'autel le rescrit de l'Empereur de Chine qui plaçait le défunt roi parmi les esprits célestes. Tu-Duc se prosterna cinq fois devant l'autel, puis s'écarta, laissant aux Ambassadeurs chinois le soin de procéder aux sacrifices.

Et le nouvel Empereur, représentant terrestre du Thuong Dê, le Sublime Empereur du Ciel, impassible, supérieur aux destins, révoque ou fait monter en grade les mandarins défunts, punit ou récompense les Génies, comble de faveurs la divinité qui lui aura, sur son invocation, rendu un important service ou la fait jeter à bas de son autel si elle ne lui a rien accordé (1).

Quand S. M. Minh-Mang entra à Hanoï dans la Pagode de Trân-Tiên, le Guerrier Céleste, le Génie de bronze se mit à trembler de tout son corps. « Pourquoi tremblez-vous ? » demanda le Souverain. Et la légende nous rapporte que Trân-Tiên répondit : « Je tremble de peur parce que je me trouve en présence de l'Empereur, le tout puissant Maître des Génies comme des Hommes ». Flatté par cette réponse, Minh-Mang récompensa le Génie en lui faisant don d'une robe de soie jaune-impérial.

(1) Il est à noter que les particuliers peuvent agir de même à l'égard de leur Dieu domestique.

§ 2. — LE MONARQUE, SOUVERAIN PONTIFE.

CÉRÉMONIES DONT IL EST LE GRAND PRÊTRE

Du caractère divin de l'Empereur découle tout naturellement la plus haute fonction qu'il ait à remplir sur la terre, c'est-à-dire celle de Souverain pontife. Il est l'intermédiaire obligé entre son peuple et le ciel; nul autre que lui ou son délégué immédiat n'a le droit d'officier dans les grandes cérémonies religieuses, et de faire des sacrifices au Thuong-Dê, le Maître Suprême des êtres et des choses.

Mais c'est toujours dans son rôle de Père et de Mère du peuple pour lequel il a reçu le mandat du Ciel, qu'il officie, et c'est pour le bonheur de ses sujets qu'il demande les faveurs divines. Ainsi on lit dans un Edit royal:

« Si la pluie manque depuis longtemps, suivant l'ancienne coutume, on disposera les vases et les flambeaux du sacrifice dans le Dinh le plus renommé pour demander de la pluie. S'il ne pleut pas après cette cérémonie on attendra trois jours avant de s'adresser encore au ciel. S'il ne pleut pas, on attendra trois jours encore, ainsi par trois fois et pendant neuf jours, s'il le faut. Mais si, après le troisième sacrifice on n'a pas obtenu de pluie, alors il conviendra de s'arrêter et l'on rendra compte au

Roi qui fera le nécessaire. »

A l'époque où les armées chinoises envahirent l'Annam, les Princes annamites adoptèrent le culte réservé aux autels des Empereurs de Chine; mais alors que le Bouddhisme et le Taoïsme avaient modifié les anciens dogmes et que commençait à disparaître la simplicité des offices des premiers seigneurs, les Bergers-Rois, dont nous avons parlé, les Princes annamites, au contraire, revinrent aux traditions primitives et aujourd'hui que les puissants monarques de l'Empire du Milieu ne sont plus, seuls les Empereurs d'Annam perpétuent les anciens rites.

Vers le deuxième mois se célèbre la cérémonie du Tê-Xa-Tac en l'honneur du Dieu du Sol et des Moissons. Sur l'esplanade des sacrifices à la Terre située dans la partie Ouest de la première enceinte, sont disposés les autels des génies associés à l'Auguste Souverain. Un délégué impérial, en grand costume de cour, lit une invocation et demande au nom de S. M. que les Génies accordent au peuple d'Annam une abondante moisson. Le sacrifice consiste en trois libations et des offrandes en mets de toutes sortes, en jade, soie, etc... Le Roi officie souvent lui-même, et Michel Duc Chaigneau nous décrit ainsi la cérémonie dans ses « Souvenirs de Hué » :

« Lorsque le Roi vient lui-même célébrer la fête, il arrive à la pointe du jour, en grande pompe, accompagné des princes et des mandarins, et il se retire quelques instants dans son pavillon, pour se revêtir de son grand costume de cérémonie. Pendant ce temps d'arrêt, on allume les cierges, on jette des pincées d'encens dans les réchauds rem-

plis de charbons ardents, et l'on égorge une victime, qui est un buffle. Le Roi paraît; il se dirige, la tête baissée vers la terre, au pied du monument dont il monte lentement les degrés. Arrivé sur la plate-forme il se recueille, adresse ensuite à la terre une courte prière pour lui demander d'être favorable aux cultivateurs, et se prosterne cinq fois. Les princes et les mandarins qui se tiennent sur les degrés inférieurs se prosternent également cinq fois. Après les salutations, le Roi se rend à son pavillon où il passe quelques moments avant de reprendre le chemin de son Palais. Les objets offerts à la terre sont descendus de la plate-forme, et les mandarins se les partagent entre eux. »

C'est au deuxième mois également qu'a lieu le Thanh-Minh, la Fête des Morts et du Nettoyage des Tombeaux. L'Empereur, vêtu d'une robe noire à longues manches, va, en fils pieux, aux temples de ses ancêtres, faire les sacrifices traditionnels, les trois libations prescrites par les rites, et des prières en style noble et fleuri sont lues sur les autels.

La plus solennelle des cérémonies religieuses dont le Souverain et le grand Prêtre, semble être le Tê-Nam-Giao, le sacrifice au Ciel, qui a lieu vers le troisième mois. Tout le luxe possible est déployé pour rehausser la majesté de cette cérémonie qui se célèbre tous les trois ans, sur une esplanade au Sud de Hué, au milieu des pins. Cette esplanade est formée : d'un tertre carré de 200 mètres de côté sur 2 mètres de hauteur environ, orienté exactement par ses quatre faces aux quatre points cardinaux, et surmonté d'un deuxième tertre représentant la Terre. Enfin, dominant cet ensemble, un

troisième tertre rond d'une trentaine de mètres de diamètre représente le Ciel. Sur chacun de ces tertres, des autels sont dressés; sur celui du Ciel, l'autel est protégé par une coupole de soie bleue, et il porte les tablettes du Ciel et de la Terre.

L'Empereur doit se purifier par une période de solitude, d'abstinence et de méditation, passée dans le Palais du Jeûne, avant de se présenter à l'autel. Connaissant son auguste mission, loin de tout contact et libéré de tout désir, il prépare son âme à exercer ses plus hauts pouvoirs.

Dans la nuit précédant la cérémonie, on apporte sur chacun des trois tertres les victimes rituelles : un buffle, une chèvre, un porc crus et non dépecés pour le Ciel, trois animaux semblables pour la Terre, mais cuits et dépecés, et sur le troisième tertre : cent buffles, cent chèvres et cent porcs cuits. Au lever du jour, l'Empereur en costume de cérémonie sort du Palais du Jeûne en grand cortège, et se rend aux divers autels où des libations, des offrandes et des invocations sont faites, suivies à chaque fois de prosternations.

A la fin de la cérémonie, les tablettes des autels et les offrandes diverses, à l'exception des viandes que les assistants se partagent, sont portées dans un grand brûloir en bronze.

Les étoiles s'en vont avec la lune pâle;

L'Empereur est parti suivi des Mandarins;

Des brasiers enfumés s'élèvent des spirales,

Et dans les bois déserts apparaît le matin (1).

Le cinquième jour du cinquième mois, dans le

(1) *Revue Indochinoise*, septembre-octobre 1923 : le Nam Giao (Jean Jaenel).

Palais impérial et les temples ancestraux, on procède aux offrandes rituelles en l'honneur de la fête du solstice d'été. Pour tous, ce jour-là, des lettrés aux paysans, il importe d'apaiser les esprits malfaisants et de se protéger contre « le mauvais air ».

Vers le milieu du même mois a lieu la cérémonie du Labour, appelée Tich-Diên. Au Nord-Ouest de la citadelle se trouve une pyramide tronquée au milieu d'un champ nommé cung-canh-Diên. Sur ce tertre sont installés les autels où l'Empereur vient adresser sa prière à la Terre et lui demander une abondante récolte. Puis, avec une petite charrue laquée/rouge et or, il trace de ses mains inhabiles quelques sillons dans le champ soigneusement préparé. Quelques mandarins l'imitent, et l'Empereur achève son geste symbolique en semant du riz sur la terre ainsi labourée.

Le travail fini, les astrologues constatent que la cérémonie a bien eu lieu à l'heure et dans le laps de temps indiqués. Rien ne doit venir en déranger l'ordonnancement. Toute faute ou incident imprévu seraient considérés comme un présage du Ciel, et les astrologues devraient en rechercher la cause pour conjurer le mauvais sort.

Cette cérémonie se retrouve au Cambodge et au Siam sous le nom de « Fête de l'appui de la Sainte Charrue », fête venue de l'Inde où elle a disparu. Ceci indique peut-être que la Cérémonie du Labour possède une origine plus lointaine encore que sa source chinoise.

Au quinzième jour du septième mois, en l'honneur des morts, se fête le Trung-Nguyên, le milieu

de l'année. Comme à toutes les fêtes religieuses des offrandes solennelles sont faites aux autels des Ancêtres de la dynastie dans les temples du Palais impérial. Une légende se trouve à l'origine de cette coutume : Un religieux, nommé Muc-Liên, avait acquis le don de faire des miracles, et mérité d'entrer dans le Nirvâna. Après avoir délivré sa mère des prisons de l'Enfer, il obtint du Bouddha que, chaque année, au quinzième jour du septième mois les portes des dix-huit geôles s'ouvriraient pour permettre aux damnés de revenir sur la terre. Aussi ce jour-là prépare-t-on des offrandes non seulement aux parents défunts, mais aussi dans les pagodes, à l'intention des âmes des trépassés sans descendance.

Ces grandes cérémonies s'accompagnent de rites agraires qui s'accomplissent au village comme à la capitale : simples promenades dans les champs, où l'Empereur va, vêtu de bleu, suivi de sa famille et de sa cour.

Ces rites sont : le Lê-Choi-Xuân, la Promenade du Printemps, le Lê-ha-Diên, la Fête de la Descente aux champs, au moment du repiquage des plants de riz; le Lê-Thuong-Diên, la Fête du Retour des champs, quand les riz fleurissent; le Lê-Thuong-Tân, la Fête des Prémices, lorsque le riz est mûr, et le Lê-Nghiên-Xuân, la Fête de la Réception du Printemps; sur une esplanade à l'Est de la ville, on dispose aux différents autels un buffle, une chèvre, un porc immolés, des fleurs, des fruits, de l'encens, et après les libations et les prosternations d'usage, l'Empereur pour son empire, le Tông-Dôc pour sa province, requièrent les faveurs

du Ciel.

Enfin, tous les ans, à l'automne, en un jour faste indiqué par les astrologues, on célèbre dans les « *Van-Miêu* » les temples de la Littérature, la Fête de Confucius. A Hué, l'Empereur officie lui-même; dans les provinces ce sont ses représentants, les *Tông-Dôc* qui jouent le rôle de prêtre. Trois autels sont disposés dans le temple, celui du milieu dédié à Confucius, les deux autres à ses quatre disciples. Des offrandes d'encens et de vin sont faites, accompagnées de prosternations; un mandarin lit un compliment qui est brûlé ensuite, et l'on termine par une offrande de riz et quatre prosternations.

Nous avons montré à la fin du premier chapitre quel prestige auréole l'Empereur d'Annam, et combien sont sévères les règles qui le maintiennent. C'est que ce prestige n'enveloppe pas seulement un monarque, un chef d'Etat, mais aussi et surtout l'Etre auguste et le saint pontife que nous venons de voir.

On vénère la personne royale à l'égal des dieux, et ses édits sont respectés comme des oracles. La regarder en face semble un sacrilège. Si Elle visite quelque lieu, l'endroit de son passage devient sacré et personne n'osera plus, ni l'habiter, ni même y passer; on y suspendra une magnifique tablette portant le nom du Roi devant laquelle on viendra se prosterner; et les appartements où Elle put résider devront toujours, en souvenir de leur Hôte divin, rester ornés comme si l'Empereur y habitait encore.

CHAPITRE III

L'Empereur d'Annam chef d'Etat

§ 1. — *Son absolutisme; ses pouvoirs.* — § 2. *Son caractère patriarcal; ses obligations.*

**§. 1 — SON ABSOLUTISME; SES POUVOIRS.**

L'Investiture religieuse, le Mandat du Ciel que le Souverain a reçus, constituent la clef de la conception politique du gouvernement annamite. Tout autre forme gouvernementale que la monarchie absolue semblerait aux Annamites une sorte d'anarchie, et la morale Confucéenne prétend que « ne pas avoir de chef paraît indigne des hommes, c'est ressembler aux animaux ». Cette morale utilitaire seule tempère l'autocratie du Souverain. Le pouvoir absolu, les droits et les devoirs de l'Empereur sont plus étroitement régis par ses préceptes que par la plus stricte des constitutions. Le saint monarque, le Fils du Ciel, est aussi le pre-

mier lettré du Royaume. c'est-à-dire le plus fidèle observateur de la doctrine de Confucius. De sorte, que l'on peut appeler l'Empereur d'Annam, sinon un monarque constitutionnel, du moins un monarque rituel.

C'est au III^e siècle av. J.-C., avec Chi-Hoang-Ti, destructeur de la féodalité chinoise et vainqueur du Royaume des Giao-Chi, qu'il considérait comme une sorte de fief vassal, qu'apparaît la concentration dans les mains du Souverain de tout le pouvoir, l'Empire tel qu'il survécut dans le pays d'Annam, en une masse, « dân » : le peuple — en un Etre absolu, « Hoang-dê » : « l'Empereur. Aucune caste sacerdotale, guerrière ou aristocratique ne contrebalance le pouvoir impérial. Nul ne tire, de son origine même, le droit de s'interposer entre l'Empereur et ses sujets. Seule, la Reine-Mère peut conserver sur l'Empereur l'autorité que dans ce pays les parents possèdent sur leurs enfants.

Cet absolutisme ne s'est évidemment pas établi d'un seul coup. Il représente la résultante d'une longue évolution qui commença à la naissance de ce culte mal défini des Bergers-Rois, et dont l'Empereur devint, comme nous l'avons vu, le Souverain Pontife.

L'orientation religieuse, la constitution de la famille et la doctrine de Confucius qui proclame avec force les cinq grandes relations sociales : « le respect de sujet à prince, de fils à père, de femme à époux, de frère cadet à frère aîné, d'ami à ami », expliquent l'absolutisme de l'Empereur Fils du Ciel, devenu le père et la mère de ses sujets, et à qui tous doivent l'obéissance absolue, le respect et

l'amour, du sujet au prince, du fils au père, et du croyant à son Dieu.

Les représentants de l'Empereur, les mandarins dans leur ressort territorial, deviennent eux-mêmes, en vertu de cette fiction, les pères et mères du peuple, et la même obéissance respectueuse leur est due par leurs administrés.

Donc, l'Empereur Souverain Pontife est aussi le chef absolu de l'Etat, premier magistrat et juge suprême. Comme tel, il commande aux forces militaires, déclare la guerre et signe les traités de paix, d'alliance, et de commerce; il nomme à tous les emplois civils et militaires, et décerne les plus hauts diplômes; il fait les lois, règlements et décrets, vise à leur exécution, agit directement dans le domaine de la justice, rend sa sentence en dernier ressort dans tous les procès importants, et seul possède le droit de grâce.

Malgré les abus d'autorité qui peuvent se produire sous un tel régime, la monarchie annamite ne possède pas un caractère autocratique aussi absolu qu'on pourrait l'imaginer. Elle possède, au contraire, un aspect infiniment libéral. L'égalité la plus parfaite règne en effet entre tous les sujets qui ont accès à toutes les charges, à toutes les fonctions, la seule condition exigée étant le mérite personnel et la discrimination se faisant par un système d'examen d'Etat ouverts à tous.

Le gouvernement de Hué est convaincu depuis longtemps que l'instruction forme le plus sûr moyen de conservation de l'ordre public, et le plus solide élément de la sûreté de l'Etat. Il a fait graver cette maxime : « La force réprime pour un temps, l'en-

seignement enchaîne pour jamais ». Et descendant des sphères philosophiques aux réalités pratiques, l'article 59 du Code dit : « Les gens du peuple qui pourront expliquer suffisamment la loi, s'ils ont commis une faute par mégarde ou accident, seront dispensés de leur peine. »

Aussi, l'étude, source de bonheur et de tous les pouvoirs, est-elle tenue en grand honneur en Annam comme en Chine; et la race annamite a pris héréditairement un caractère sédentaire et studieux, des aptitudes exceptionnelles à l'étude que le gouvernement avait la prudence de maintenir dans un cadre étroit de philosophie morale et de littérature qui lui assurait la fidélité des masses.

La monarchie annamite possède aussi un aspect patriarcal très marqué. Les lois châcient non seulement les délits contre l'autorité mais aussi les atteintes à la morale. Les fumeurs d'opium, les joueurs et leurs complices, les mauvais exemples de libertinage et de paresse sont punis. En revanche, elles savent récompenser, et on lit dans les édits royaux :

« Si un chef d'arrondissement découvre parmi ses administrés un homme naïf, juste et bon, qui ne craint pas de parler franchement, ce fonctionnaire donnera de l'argent à cet homme et le fera conduire à la Cour, où il sera présenté au Roi qui lui fera du bien.

« Lorsque cinq membres d'une même famille vivront ensemble sans qu'aucune difficulté ne s'élève entre eux, le mandarin chef du district devra les signaler au Roi qui leur accordera une récompense.

« En temps de famine, les riches possédant beaucoup de riz seront obligés d'en vendre ou d'en prêter aux habitants qui les rembourseront après la moisson faite. Ceux qui en prêteront une grande quantité seront signalés au Roi pour une récompense. »

§ 2. — SON CARACTÈRE PATRIARCAL; SES OBLIGATIONS.

Le monarque, depuis les temps les plus anciens, et à l'image de l'Empereur de Chine, se considère comme le chef et le représentant d'une grande famille. Son devoir consiste donc à rechercher constamment les pensées et les besoins de son peuple, comme un père ceux de ses enfants, et à se rendre toujours digne de sa mission.

Tous les mandarins peuvent adresser au Roi une dépêche scellée, et des peines sévères sont édictées contre le supérieur hiérarchique qui oserait l'arrêter en route. Tous, du plus grand au plus humble, peuvent s'adresser à sa justice par l'intermédiaire du Tribunal des Trois Règles. Nous avons vu comment le Ta-Hio dans son chapitre X définit l'appellation de « Père et Mère du Peuple » : aimer ce qu'il aime, haïr ce qu'il hait ». Et dans les entretiens de Confucius, on lit encore :

« Celui qui gouverne le peuple en lui donnant de bons exemples, est comme l'étoile polaire qui demeure immobile pendant que toutes les autres étoiles se meuvent.

« Si le Prince conduit le peuple au moyen des

lois, et le retient dans l'unité au moyen des châti-ments, le peuple s'abstient de mal faire; mais il ne connaît aucune honte. Si le prince dirige le peuple par ses bons exemples et fait régner l'union en réglant les usages, le peuple a honte de mal faire et devient vertueux. »

Du reste, les ordonnances n'hésitent pas à proclamer que : « Le peuple est naturellement doux et soumis; seule une mauvaise administration est capable de lui faire oublier son respect et abandonner sa douceur. Les mauvais administrateurs doivent être punis. »

Nous savons que cette haute fonction patriarcale de l'Empereur comporte une sanction : la perte du mandat du ciel, et comment cette perte entraîne la chute de la dynastie. Ainsi, par des moyens analogues, l'Empereur règne et est dépossédé; et la Monarchie absolue de l'Annam semble en quelque sorte reposer sur l'article le plus révolutionnaire de notre plus révolutionnaire constitution : le droit sacré à l'insurrection de la constitution montagnarde.

Une légende familière fera ressortir la conception que les Annamites se font de l'autorité :

« Un père de famille, pour amuser ses enfants, eut le tort grave de capturer un oiseau dans le temple d'un génie; la nuit, le génie lui apparut et lui ordonna sous peine de mort de restituer l'oiseau dans un délai de trois jours. Il refusa d'obéir et sur-le-champ tomba malade. D'heure en heure, jusqu'au troisième jour, son état ne fit qu'empirer. Résistant aux supplications de sa famille, notre entêté s'obstinait à ne pas rendre l'oiseau. Au terme du délai fixé, se voyant sur le point de mourir, il rassembla

sa femme, ses enfants, ses parents et ses amis, et, les prenant à témoin, dit à son fils aîné : « Quand
« je serai mort, tu placeras sur ma tombe de l'en-
« cre, du papier et des pinceaux, car ce génie est
« injuste; la vengeance qu'il tire de moi n'est pas
« proportionnée à ma faute; il n'a pas le droit d'agir
« ainsi et aux enfers je porterai plainte contre ce
« génie », et il mourut en protestant contre l'in-justice.

Les ordres injustes sont vivement ressentis par le peuple. Au cours d'un entretien d'un de nos gouverneurs généraux avec quelques Excellences annamites, notre représentant faisait ressortir comme il était absurde de vouloir réprimer les opinions de la masse, et disait combien vaines furent, chez nous, les tentatives de ce genre. « Il en est à peu près de même en Annam », appuya discrètement un des ministres. « Un de nos Empereurs essaya jadis d'empêcher qu'on ne parlât politique, l'histoire constate que jamais autant que sous son règne, on n'en parla, soit parmi le peuple, soit à la Cour ». Et le ministre qui s'était à demi-soulevé de son banc pour rapporter ce souvenir national, se rassit modestement sans plus insister. « J'ajouterai même, reprit le gouverneur, « que quelques Souverains en Europe se sont assez mal trouvés d'avoir prétendu baillonner l'opinion publique, les uns ont perdu leur trône, d'autres même y perdirent encore davantage. » Le grand mandarin, se soulevant une deuxième fois, approuva d'un signe de tête et toujours à mi-voix reprit la parole : « J'avais oublié de dire », ajouta-t-il, « qu'une pareille mésaventure advint au Souverain auquel, tout à l'heure, je faisais

allusion. »

En somme, ce sont les livres canoniques, les Kinh, les livres classiques, le Dai Nam Hôi tiên, qui forment la véritable constitution de l'Empire et qui tracent la ligne de conduite que doit suivre le Souverain, mandataire du ciel.

Il ne faut pas croire que ce mandat du ciel donne à l'Empereur la possession du territoire : « Le pays n'appartient pas à un seul homme, mais à tous les hommes du pays » a dit Khuong-Thuong, ministre de Vô-vuong; aussi voyons-nous accéder au trône, dans les pays de civilisation chinoise, des hommes de conditions les plus diverses, et par exemple en Annam, l'Histoire nous apprend que :

Dinh-Tiên-Hoàng était un gardien de buffles;
Lê-Dai-Hành était un général;
Ly-Thái-Tô était un bonze;
Trần-Thái-Tông était un fils de mandarin;
Lê-Thái-Tô était fils d'une riche famille.

Dans le rapport de félicitations adressé à S. M. Khai Dinh, se trouve ce passage :

« C'est par la grande droiture du Souverain céleste, que le trône fut créé; le Roi et le peuple, tous jouissent de l'éclat de ses rayons lumineux. Celui qui a assez de vertu pour gouverner un pays sait, dès les premiers moments même de son règne qui surtout sont difficiles, prendre toutes les mesures qu'exigent les circonstances.

« Les montagnes et les fleuves ont dès ce jour un maître. A la ville comme à la campagne, partout règne la joie. Le Souverain, investi des pouvoirs royaux, est le chef du culte de ses illustres ancêtres; il a l'impérieux devoir de sauvegarder le bien-être

de son peuple. »

Ceci explique suffisamment l'immense responsabilité qui incombe à ce souverain de droit divin. « Assurer le bonheur de ses sujets » résume toutes ses obligations. Pour « sauvegarder le bonheur de son peuple » l'Empereur ne doit pas seulement être un chef juste, un bon administrateur et un juge impartial, il doit aussi, comme nous l'avons dit au chapitre précédent, rester digne par ses vertus de sa haute mission, de son mandat divin, et mettre en œuvre tout son pouvoir religieux pour attirer sur son peuple les bienfaits du ciel et traiter avec lui en cas de calamités publiques. Les cérémonies religieuses où il officie sont donc pour lui des obligations impérieuses.

D'autres fêtes existent, présentant à un moindre degré le caractère religieux, et que l'Empereur préside plutôt en tant que chef d'Etat. Plutôt, car il semble impossible de dissocier nettement les deux fonctions du Souverain puisque prêtre, il prie pour le bonheur de son peuple, et que chef d'Etat, il agit en vertu de sa puissance divine.

Parmi ces fêtes se trouve la Promenade du Printemps, la fête du Du-Xuân : dans le courant du premier mois de l'année, au jour faste indiqué par les astrologues (et ici se retrouve l'idée religieuse), l'Empereur, en grand cortège accompagné des princes et des mandarins civils et militaires, parcourt lentement sa capitale sur les rives du Fleuve des Parfums « pour plaire à ses sujets » disent les ordonnances.

Le troisième jour du troisième mois, on célèbre la Fête des Aliments froids, qu'une légende perpé-

tue :

« Gioi-Tu-Thôi, personnage qui vivait au ^{vii}^e siècle av. J.-C., au pays de Tân, avait fidèlement servi le roi Van-Công. Celui-ci délaissa son ministre qui, philosophiquement, se retira au fond de la forêt, pour y contempler la nature sous tous ses merveilleux aspects. Lorsqu'il daigna s'en souvenir, il lui offrit une importante charge, mais Gioi-Tu-Thôi refusa. Pris de colère, le Roi fit incendier la forêt, pour forcer le vieillard à abandonner sa retraite. Et le philosophe, fidèle à la décision qu'il avait prise, mourut dans les flammes. »

Aussi, pour commémorer ce Sage disparu, au jour anniversaire de sa mort, s'interdit-on d'allumer du feu, et l'on ne se nourrit que de gâteaux de riz froids. Mais, abandonnant la légende, faut-il voir, au contraire, en cette fête, un reste d'une coutume antique d'après laquelle, au milieu du Printemps « on changeait les feux de l'Empire », c'est-à-dire qu'après les avoir tenus éteints pendant trois jours on les rallumait pour célébrer la renaissance de la chaleur solaire?

Dans la nuit du quinzième jour du huitième mois, a lieu la Fête des Lettrés, Poètes et Artisans. On compose des vers que l'on récite, et le Souverain, en sa qualité de premier lettré du royaume, a souvent chanté les beaux paysages et les grandes vertus (1).

Mais le Souverain préside bien d'autres fêtes encore, comme les anniversaires de la naissance ou de la mort des Empereurs et des Reines, des grands

(1) *Bulletin des Amis du Vieux-Hué*, avril-juin, 1916. Voir les poésies des Empereurs Minh-Mang, Thiêu-Tri et Tu-Duc.

hommes et loyaux serviteurs, les fêtes du Nettoyage des Sceaux, de la distribution des calendriers, etc., et qui ne peuvent trouver place *in-extenso* ici.

Si l'Empereur, dans son absolutisme, peut gouverner à sa convenance, il lui serait évidemment impossible de s'occuper de toutes les affaires de l'Etat, aussi se fait-il seconder par des conseils de hauts dignitaires et de nombreux fonctionnaires qui travaillent sous son autorité. Ce sont ces auxiliaires du monarque que nous allons étudier brièvement dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV

Les auxiliaires de l'Empereur d'Annam

§ 1. — *Le Mandarinat.* — § 2. — *La Noblesse; les apanages.* — § 3. — *Hauts dignitaires et conseils de gouvernement.*

§ 1. — LE MANDARINAT.

Nous avons vu qu'entre l'Empereur et son peuple aucune caste de naissance, guerrière ou religieuse, ne s'interposait. En aucun autre pays, la démocratie ne trouve un plus large accès à toutes les fonctions publiques qu'en Annam. « Les fonctions publiques », dit le poète chinois, « je ne les ai pas apportées avec moi en naissant, mais lorsque je fus grand, je les acquis par mes talents ».

L'entrée du Mandarinat s'acquiert, en effet, par un système d'examens publics, examens purement littéraires, dont la science vaine exige un énorme effort de mémoire, et ne comporte que de perpétuels commentaires sur les livres classiques chinois.

Ces concours littéraires s'instituèrent en Chine,

avant notre ère, sous la dynastie des Hán antérieurs. Ils furent introduits en Annam au xii^e siècle, sous le règne de Ly-Thánh-Tôn, alors que déjà la culture chinoise avait été imposée par Si-Vuong, gouverneur envoyé de l'Empereur de Chine, et que depuis plusieurs centaines d'années, sous la domination chinoise, l'étude des caractères chinois s'était vulgarisée dans ce pays.

Exactement comme en Chine, ces concours comportent quatre degrés :

1^o Des examens semestriels par province (Khoa), conférant une sorte de brevet exemptant pendant un certain temps du service militaire et de la corvée;

2^o Des examens triennaux par région (Huong-Thi), conférant, suivant les points obtenus, les grades de bacheliers et de licenciés. L'Empereur, parfois, institue un examen régional supplémentaire quand un événement heureux arrive à la dynastie;

3^o Des examens triennaux à la capitale (Hôi-Thi), pour les licenciés qui aspirent au grade de Docteur. Les présidents et vice-présidents du jury sont désignés par l'Empereur qui se plaît souvent à envoyer des sujets de composition le jour même de l'examen. Les étudiants reçus sont inscrits sur deux tablettes;

4^o Ceux dont les noms figurent sur la première tablette, sont admis aux examens du 4^e degré (Dinh-Thi) qui ont lieu dans le palais impérial et dont l'Empereur donne lui-même le sujet. Les trois premiers sont nommés docteurs de première classe, les autres docteurs de deuxième classe et docteurs-adjoints.

Le caractère démocratique de ce système d'accession aux charges publiques est accentué par l'institution du Quoc Tu Giam, l'école impériale de Hué, pour les fils des princes et des hauts mandarins, mais où les élèves remarquables des écoles provinciales sont envoyés et entretenus aux frais du Gouvernement. Les fils des hauts personnages participent du reste aux concours dans les mêmes conditions que les enfants du peuple.

Le Mandarinat comprend deux ordres de neuf degrés de deux classes chacun :

1° L'ordre civil, Quan Van;

2° L'ordre militaire, Quan Vo.

Les neuf degrés ou pham se désignent par les neuf premiers chiffres de la numération chinoise : nhut, nhi, tam, tu, ngu, luc, thât, bác, cuu. Enfin, la première classe de ces neuf degrés se nomme Chánh et la seconde tung. Ainsi, un mandarin de la première classe du premier degré, sera appelé : Chánh nhut, phâm quan.

La morale utilitaire de Confucius a contribué à répandre l'idée de l'infériorité du militaire sur le civil.

« Celui qui forge le soc de la charrue doit être honoré et non celui qui forge l'épée », dit un proverbe chinois.

« Kwang-Ti, le dieu de la guerre est plus fort que 10.000 buffles », dit un autre, « mais une sapèque est plus forte que Kwang Ti ».

Aussi, à égalité de grade, le mandarin militaire cède-t-il toujours le pas au mandarin civil.

A partir du troisième degré cependant, les deux ordres sont confondus. Jusqu'alors, tandis que les

mandarins civils devaient avoir été classés dans les concours littéraires, les mandarins militaires n'étaient choisis que d'après leur force physique, leur adresse, leur habileté guerrière et une vague connaissance des caractères chinois. Mais, pour s'élever au delà du quatrième degré, les épreuves à subir sont communes aux deux ordres : les militaires sont astreints à passer les examens littéraires, et les civils à satisfaire aux exercices physiques.

Seule, la fonction acquise par le mérite donnera des avantages et des privilèges, mais ceux-ci seront purement personnels et ne profiteront, dans une certaine mesure, qu'aux parents immédiats du mandarin. Ainsi, d'après les Ordonnances royales de la quatorzième année de Ming-Mang :

« Les fils des mandarins du quatrième degré et au-dessus dans la capitale, du troisième et au-dessus dans les provinces, ont le droit d'entrer à l'Ecole de la Cour. Pour les mandarins inférieurs, un de leurs enfants sera admis à cette Ecole. Là, on les examinera au milieu de chaque saison; d'après les résultats de cet examen, on les divisera en trois classes : les élèves de la première classe recevront la solde la plus élevée.

« Les fils des mandarins du troisième degré et au-dessus seront tous dispensés du service militaire, des impôts personnels et des corvées; les mandarins du quatrième, cinquième, sixième degré feront dispenser un de leurs fils du service militaire et de la corvée. »

Sans indiquer quels sont les privilèges du Mandarinate, le Code s'occupe de leur transmission héréditaire en instituant que, toutes les fois qu'un man-

darin aura acquis assez de mérite pour que sa dignité puisse, à sa mort, être transmise, ce sera le premier né de ses enfants légitimes, ou à défaut le premier né de ses petits enfants qui héritera de cette dignité. Mais le Code ne dit pas quelles sont ces dignités, ni quels mérites il faut acquérir pour y avoir droit. Du reste, elles ne se transmettent qu'à à une, deux ou trois générations, et le titre diminue-t-il à mesure que le bénéficiaire s'éloigne davantage du titulaire primitif.

Voici, dans son développement, l'article 46 du Code qui traite de cette question :

« Lorsqu'un fonctionnaire civil ou militaire sera dans les conditions nécessaires pour transmettre un reflet de sa dignité, ce sera toujours le fils ou le petit-fils aîné de droite ligne qui sera investi de cette dignité héréditaire.

« Si ceux-ci sont empêchés (morts, infirmes, condamnés pour fornication ou vol), ce sera le fils ou le petit-fils suivants, par rang d'âge dans la droite lignée, qui sera investi de la dignité héréditaire; s'il n'y a pas d'autres fils ou d'autres petits-fils de droite lignée, on prendra dans la commune lignée.

« S'il n'y a ni fils, ni petits-fils de commune lignée, il sera permis de désigner un frère cadet ou un neveu apte à continuer la postérité.

« Celui qui devra être investi d'une dignité héréditaire, demandera au Roi l'investiture et la mise en solde; s'il est encore enfant on attendra qu'il ait 18 ans, et alors seulement il pourra être attaché à une charge publique, et avoir un rang à la Cour.

« Si la postérité est éteinte, il sera permis à l'épouse, de demander au Roi d'être pourvue d'une

pension alimentaire pour toute sa vie... »

Enfin, ceux qui possèdent un grade de mandarinat de troisième degré, deuxième classe et au-dessus « — peuvent être autorisés à transmettre » —, après leur mort, un titre spécial dit Am-Tho, dans les conditions du tableau-ci-dessous :

TITRE DE MANDARINAT POSSÉDÉ PAR LE PÈRE	GRADES QUE PEUVENT OBTENIR (DANS LES CONDITIONS DE L'ARTICLE 46) LES DESCENDANTS DES MANDARINS					
	Méritants			Ordinaires		
	1 ^{er} degré, 1 ^{re} classe	1 ^{er} — 2 ^e —	2 ^e — 1 ^{re} —	3 ^e — 2 ^e —	4 ^e — 3 ^e —	5 ^e — 4 ^e —
1 ^{er} degré, 1 ^{re} classe	6 ^e degré, 1 ^{re} classe	6 ^e — 2 ^e —	7 ^e — 1 ^{re} —	7 ^e degré, 2 ^e classe	7 ^e — 1 ^{re} —	8 ^e — 2 ^e —
1 ^{er} — 2 ^e —	6 ^e — 2 ^e —	7 ^e — 1 ^{re} —	7 ^e — 2 ^e —	7 ^e — 2 ^e —	8 ^e — 1 ^{re} —	8 ^e — 2 ^e —
2 ^e — 1 ^{re} —	7 ^e — 1 ^{re} —	7 ^e — 2 ^e —	8 ^e — 1 ^{re} —	8 ^e — 1 ^{re} —	9 ^e — 2 ^e —	9 ^e — 3 ^e —
2 ^e — 2 ^e —	7 ^e — 2 ^e —	8 ^e — 1 ^{re} —	8 ^e — 2 ^e —	8 ^e — 2 ^e —	9 ^e — 3 ^e —	9 ^e — 4 ^e —
3 ^e — 1 ^{re} —	8 ^e — 1 ^{re} —	8 ^e — 2 ^e —	9 ^e — 1 ^{re} —	9 ^e — 1 ^{re} —	9 ^e — 4 ^e —	9 ^e — 5 ^e —
3 ^e — 2 ^e —	8 ^e — 2 ^e —	9 ^e — 1 ^{re} —	9 ^e — 2 ^e —	9 ^e — 2 ^e —	9 ^e — 5 ^e —	9 ^e — 6 ^e —

Il faut remarquer que cette transmission des dignités mandarinales ne s'effectue pas automatiquement, à la mort de l'ascendant, comme un droit absolu. De petites phrases incidentes, montrent toute la réserve du législateur à ce sujet : il est dit : « Qu'on demandera au Roi l'investiture — qu'il est permis de demander au Roi une pension — qu'on peut être autorisé à transmettre, etc... » et nous venons de voir que, même lorsque toutes ces réserves sont franchies, les transmissions varient encore en quotité suivant le mérite reconnu aux ascendants.

Nous disions que seule, la fonction donne des privilèges, mais seul, le savoir donnera la fonction. Le Code réprime sévèrement toute nomination faite mal à propos, ainsi que toute immixtion dans les affaires publiques d'un ancien fonctionnaire révoqué (Article 49). Le recrutement des fonctionnaires

ne peut se faire que par la voie des examens, au fur et à mesure des vacances qui se produisent, et l'Article 47 condamne à la décapitation tout mandarin qui nommerait directement à une charge publique.

Le mandarin, disciple lettré de Confucius, père et mère du peuple par représentation de l'Empereur, est considéré comme le modèle de la sagesse, devant lequel les masses se prosternent et que le pouvoir suprême reconnaît officiellement comme tel. Ainsi lit-on dans une Ordonnance de la cinquième année de Thiêu-Tri, extraite du Dai Nam Hôï Diên : « La confection et la réglementation des coutumes de Cour ont pour objet de signaler les gens vertueux qui les portent ».

§ 2. — LA NOBLESSE; LES APANAGES

Bien qu'il n'existe pas à proprement parler de classe aristocratique dans le pays d'Annam, nous y trouvons cependant des titres nobiliaires.

Ces titres datent, en Chine, de la plus haute antiquité. Créés probablement sous les Ngu (2.255 Av. J.-C.), ils ne devinrent héréditaires que sous les Hán (206 Av. J.-C., 10 Ap. J.-C.), alors que les titres héréditaires ordinaires non nobles ne devaient être réglementés que sous les Tông (960-1.126 ap. J.-C.).

Ils étaient conférés aux princes du sang et aux autres membres de la famille impériale, ainsi qu'aux mandarins méritants. Ils varièrent d'abord avec les dynasties, mais se figèrent peu à peu dans

les Ngu Tuoc, « les cinq titres de noblesse » = Côm, Hâu, Bá, Tu, Nam.

Les Nguyen à la Cour de Hué, après les Lê et les autres dynasties antérieures, adoptèrent cette institution à l'imitation de la Chine. Déjà sous les Dinh, en 968, on la retrouve presque semblable.

Ces titres, acquis par les actions d'éclats, les mérites personnels ou ceux des générations précédentes, ne donnent droit à aucune charge publique, à l'inverse du Mandarinat obtenu grâce au savoir. Ce ne sont que des distinctions sociales, comme de simples décorations, accompagnées de certains droits de préséance dans les cérémonies publiques, et de quelques immunités d'impôts.

Les deux premiers titres ne sont accordés qu'aux mandarins militaires dont la valeur extraordinaire consiste particulièrement à avoir contribué à la fondation de la dynastie, et aux mandarins civils ayant rendu d'éminents services à l'Etat; gratifiés de leur vivant du titre de Hâu, ils seront honorés après leur mort de celui de Côm.

Nous retrouvons à leur propos, dans l'article 48 du Code annamite, la même implacable justice ennemie du favoritisme:

« Si ces dignités sont conférées par erreur ou par fraude à des indignes, ceux qui ont fait la proposition et ceux qui ont accepté le titre seront punis de la décapitation. »

D'après l'ordonnance royale de la dix-neuvième année de Tu-Duc, les dignités nobiliaires réservées aux Mandarins méritants se transmettent aux descendants avec perte d'une classe à chaque génération, à la condition toutefois que le descendant hé-

ritier se montre digne du titre qui lui échoit, titre appelé Tâp-Am, et qu'il l'obtienne par une nouvelle ordonnance royale.

Voici donnée en un tableau, la succession de ces titres :

TITRES DES ASCEN-	TITRES POUVANT ÊTRE OCTROYÉS AUX DESCENDANTS				
	Première générat.	Deuxième générat.	Troisième générat.	Quatrième générat.	Cinquième générat.
Công	Hâu 4 ^e deg. 1 ^{re} cl.	Ba 4-2	Tu 5-1	Nam 6-1	Tiên-Hồ 7-1
Hâu	Ba 4-2	Tu 5-1	Nam 6-1	Tiên-Hồ 7-1	
Ba	Tu 5-1	Nam 6-1	Thiên-Hồ 7-1		
Tu	Nam 5-2	Thiên-Hồ 7-1			
Nam	Suât Dôi 5-2				

L'ordonnance de la vingt-cinquième année de Tu-Duc indique que les grades figurant sous les titres de noblesse sont les grades militaires que l'héritier peut demander. Or nous savons que pour ces grades aucun examen littéraire n'est exigé; du reste, ils peuvent être convertis en grades civils si l'intéressé se montre lettré. L'ordonnance confirme ainsi l'idée générale que seul, le Savoir donne accès aux hautes charges.

A partir de la sixième génération, un descendant de Công reçoit le titre de Miên Nhiêu, tant que la lignée existe, titre comportant une exemption d'impôt à perpétuité.

Si le titré de Công n'a pas d'enfant, un descendant de la branche cadette pourra recevoir le grade de Mandarinat de 8^e degré, 2^e classe. Enfin, si ce dernier reste sans postérité, un descendant quelconque

pourra recevoir le grade de 9^e degré, 1^{re} classe.

Par les ordonnances des vingt et vingt-septième années de Tu-Duc, et celle de la première année de Kiên Phoooc, des grades spéciaux de mandarinat, appelés ân-lê, furent accordés aux descendants de ceux qui seraient tués sur le champ de bataille.

Enfin une noblesse particulière fut instituée par Gia-Long dans la seizième année de son règne pour récompenser les serviteurs qui lui étaient restés fidèles lors de sa fuite devant les Tây-Son. Cet « Ordre des sujets de fidélité et de mérite éclatants », Minh Ngai Cong Thân, comportait 7 degrés, héréditaires du 1^{er} au 5^e inclus avec diminution d'un degré à chaque génération, sauf pour le 5^e qui devait se transmettre à perpétuité, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture. Les fils aînés des titrés du 6^e et 7^e degré ne recevaient que le titre de Nhiêu Am.

Luro (1), en mentionnant cette noblesse, dit que « cette institution aurait pu, à la longue, former une classe aristocratique héréditaire ». Ceci semble bien improbable puisque le 5^e degré seul de cette hiérarchie pouvait se transmettre. Sans possibilité d'accroissement cette noblesse n'aurait pu se perpétuer et était destinée à disparaître. Cependant elle constituait une institution contraire à toutes les traditions du pays, par ce semblant de transmission à perpétuité qu'elle portait en elle, et ce fut peut-être la raison qui décida Minh-Mang à la supprimer.

Indépendamment des droits à pensions et à exemption d'impôt, quelques-uns de ces titres con-

(1) LURO (E.) : *Le pays d'Annam* (Etudes sur l'organisation politique et sociale des Annamites), p. 87, Paris, Leroux, 1878.

fèrent aussi des apanages. Mais il ne faudrait pas entendre ce mot avec le sens que nous lui donnons chez nous. Les terres données en effet, en toute propriété, à quelques grands Dignitaires, avec le droit de les transmettre à perpétuité à leurs héritiers, et sous la défense absolue de les aliéner, sont considérées comme biens de culte et ressemblent un peu à nos fondations pieuses. Leur but consiste à fournir les revenus nécessaires à entretenir décemment les tombeaux, et à perpétuer le culte des loyaux serviteurs de l'Etat.

L'origine de ces fiefs ne semble pas remonter au-delà des Ly postérieurs, mais sous cette dynastie des terres furent distribuées aux hommes de grand mérite, et une ordonnance mentionne que le Roi Thái Tôn (1028-1054) fit don à son Ministre Lê Phung-Hiêu, en récompense de ses services éminents, d'un domaine constitué en rizières.

Sous les dynasties postérieures il fut accordé de même des terres en récompense à quelques hauts fonctionnaires. Mais on ne trouve de règlement bien établi pour la dévolution des apanages que sous Gia-Long. Par une ordonnance de la deuxième année de son règne, il attribue officiellement des domaines variant de 10 à 200 mâu, avec bénéfice d'exemption d'impôt foncier.

L'Empereur cependant, ainsi que nous l'avons vu, n'est pas, de par son droit divin, propriétaire de toutes les terres. Des abus se commirent probablement, car Tu-Duc, par une ordonnance de la trentesixième année de son règne, décida que ces apanages fonciers seraient remplacés par des allocations pécuniaires, soit 40 ligatures de rente par

mâu. Il décida, en même temps, que seuls ceux qui auraient obtenu des titres de noblesse pourraient prétendre au bénéfice des apanages, et il en fixa l'étendue d'après le titre : pour le titre de Côm, 10 mâu seraient accordés;

Pour celui de Hâu..... 8

Pour celui de Bá..... 6

Pour celui de Tu..... 4

Pour celui de Nam..... 3

Ham Nghi, à son avènement, réinstitua les apanages; mais Thanh Thai, par une ordonnance de la deuxième année de son règne, rétablit l'ordonnance de Tu Duc, et attribua de même 40 ligatures de rente par mâu.

§ 3. — HAUTS DIGNITAIRES ET

CONSEILS DE GOUVERNEMENT.

Si les titres de noblesse ne donnent droit à aucune part dans le gouvernement du pays, et ne forment dans les mains du Souverain que des moyens de récompense, l'Institution du Mandarinat, par contre, n'a pour raison d'être que de fournir au Monarque les auxiliaires indispensables à l'accomplissement de sa mission.

Au plus près de l'Empereur on rencontre quatre hauts fonctionnaires, grands mandarins à la fois civils et militaires, comme nous le savons, sans autre prééminence entre eux que l'âge et le savoir.

Ce sont les quatre Dai-hoc Si, les grands Chanceliers de quatre Palais que toutefois ils n'habitent pas :

Le cân chanh diên dai hoc si = Grand Chancelier du Palais Cân Chánh;

Le van Minh diên dai hoc si = Grand Chancelier du Palais van Minh;

Le Vô hiên diên dai hoc si = Grand Chancelier du Palais Vô Hiên;

Le Đông Các diên dai hoc si = Grand Chancelier du Palais de l'Est.

Ils furent institués en 1802 par Gia-Long qui les doubla de quatre Vice-Chanceliers appelés Hiệp biên dai Hoc si ou Hiệp biên tout court.

Ces grands mandarins civils et militaires peuvent se voir confier le commandement de l'armée. Ils prennent alors le titre de Tuong Quân ou Tuong Công et suivant leur corps de troupe sont appelés : Tiên Quân dô thông = Maréchal d'avant-garde; Ta Quân dô thông = Maréchal de l'aile gauche; Huu Quân dô thông = Maréchal de l'aile droite; Hâu Quân dô thông = Maréchal de l'arrière-garde.

Ces titres créés par Nguyễn anh, en 1793, proviennent de la division de l'armée annamite en cinq corps (Quân) qui, suivant leur position par rapport à la Capitale ou au corps placé sous le commandement direct de l'Empereur, sont nommés : avant-garde, aile gauche, aile droite, arrière-garde.

Le corps commandé par l'Empereur ou rassemblé à la Capitale s'intitule Trunh Quân, Corps du Centre, et le Maréchal remplaçant Sa Majesté est appelé Trung Quân dô thông, Maréchal du Centre.

A défaut des Dai hoc si, les Grands Mandarins,

chefs des quatre armées, prennent le nom de leur corps de troupe, mais seul un Dai hoc si peut remplacer Sa Majesté à la tête du Trung Quân.

En style noble ces hauts dignitaires sont encore nommés Tu Tru, les quatre colonnes de l'Empire. Il faut connaître la permutation possible de leur fonction de Grands Chanceliers en celle de Maréchaux, pour ne pas s'étonner de voir quelques auteurs donner le nom de « Colonnes de l'Empire » aux Dai Hoc Si, et quelques autres attribuer ce titre aux Généraux des Corps d'Armée.

A la mort de l'Empereur ce sont eux qui doivent recueillir ses dernières paroles, et assurer l'exécution de ses volontés.

Bien d'autres Grands Dignitaires se trouvent auprès de l'Empereur comme : le Thai Su, Grand Maître Nominal du Prince Héritier, le Thai Phu = Grand Précepteur, et le Thai Bao, Grand Tuteur.

Mais ce serait une tâche fastidieuse et vaine que de vouloir les énumérer tous.

L'Empereur gouverne réellement par l'intermédiaire de six Ministres, fonctionnaires que l'on nomme tels, mais qui, plus exactement, représentent les Présidents d'une sorte de Tribunaux, qui sont :

Le Lai Bô : Grand Tribunal de l'Intérieur;

Le Hô Bô : Grand Tribunal des Finances;

Le Lê Bô : Grand Tribunal des Rites;

Le Hinh Bô : Grand Tribunal de la Justice;

Le Binh Bô : Grand Tribunal de la Guerre;

Le Công Bô : Grand Tribunal des Travaux Publics.

Cette répartition des affaires d'origine évidem-

ment chinoise, date de Châu Cong.

Chacun de ces grands Tribunaux comprend :

Un Thuong Thu, Président ou Ministre,

Deux Tham tri, Conseillers,

Deux Thi lang, aide-Conseillers,

Quatre Biên Ly, sorte de secrétaires généraux, dont les fonctions ne diffèrent pas sensiblement de celles des Conseils, et que l'on nomme aujourd'hui Tá Ly (1),

Enfin plusieurs Lang Trung, Chefs de service, et Viên ngoai lang, Chefs de bureaux, ainsi qu'un grand nombre de rédacteurs.

Nous avons dit que ces services ressemblaient plutôt à des Tribunaux qu'à des Ministères; en effet, le Président-Ministre ne peut rien décider par lui-même; il n'est donc pas responsable. Chaque affaire est soumise à une discussion commune, et aucune décision ne peut être prise sans l'unanimité des avis.

En cas de dissentiment au sein d'un Ministère, l'affaire est portée au conseil aulique, le Nôi cặc, chargé d'examiner les affaires soumises à la décision royale.

Au-dessus des six ministères se trouve le Dô sát Viên ou Tribunal des Censeurs (dô = général; sát = inspecter, censurer, contrôler; viên = cour, tribunal, résidence.) Cette assemblée comprend : des dô, Ngủ su ou censeurs, et des phó dô ngủ su, ou vice-censeurs.

Elle a pour but de contrôler l'administration,

(1) Le caractère Biên ayant servi à composer un nom d'Empereur, est devenu huy, suivant la théorie annamite des mots prohibés, et ne doit plus être employé. Voir ch. I, § 2.

d'inspecter le travail des fonctionnaires, de critiquer, de conseiller et de censurer même la conduite privée des dignitaires et Hauts personnages de la Cour.

Les quatre *dai hoc* si présidés par l'Empereur et assistés par quatre mandarins des 3^e et 4^e degrés, forment une sorte de Haute Cour ou Conseil aulique le *Nôi Cúc* (*Nôi* = intérieur, *Cúc* = Palais).

Ce conseil s'occupe de l'administration générale des rites, de la justice, des lois et règlements à créer. Il donne des avis officiels au Roi dont celui-ci fait ce que bon lui semble. Cependant, toutes les affaires soumises à la décision royale sont visées par lui.

En principe le *Nôi Cúc* devrait rédiger les Edits Impériaux; en fait, l'Edit presque toujours lui est soumis tout préparé par le Ministre compétent, qui peut venir le discuter avec les Membres du *Nôi Cúc*, en présence de l'Empereur.

Si l'Empereur approuve l'Edit, il met en tête de la première ligne un point rouge. Dans le cas contraire, il écrit en rouge une note explicative à la suite de l'édit.

Pendant la minorité du Souverain, c'est un des Régents qui préside le *Nôi Cúc*.

Le *Có Mat* (*có* = ressort, *mat* = secret) ou Cour des affaires secrètes, est un Conseil composé exactement comme le *Nôi cúc* mais dont le travail diffère.

Le *Có Mat* s'occupe en effet de la défense du pays, de l'organisation de l'armée, des affaires secrètes et intimes de l'Empereur, jouant en quelque sorte à son égard le rôle d'un Secrétariat.

Il existe encore un conseil Impérial le Tâp hiên viên (tâp = se réunir, hiên = sage, viên = résidence) chargé d'étudier et d'expliquer à l'Empereur les anciens textes, d'interpréter les écrits hiératiques et de donner son avis sur les lois et règlements actuels dans leurs rapports avec les anciens.

Enfin, dans le domaine de la Justice, on trouve, auprès de l'Empereur, deux tribunaux : le Dai ly tú (dai = grand, ly = régir, diriger, tú = cour, temple, palais), qui s'occupe des affaires criminelles de haute importance et joue le rôle de Tribunal d'appel, et le Tam Pháp, ou Tribunal des Trois règles, composé de hauts Mandarins du Dô sát viên, du Hinh Bô et du Dai ly tú.

Ce Tribunal seconde l'Empereur dans son rôle patriarcal à l'égard de ses sujets. Ceux-ci peuvent toujours s'adresser à leur Souverain pour demander la réparation d'une injustice commise à leur égard. Il suffit de se présenter à la porte du Tam Pháp et de frapper sur le tambour s'y trouvant, trois coups sonores et quelques petits coups précipités, un employé paraît : « Que demandez-vous ? » — « La Justice », répond le demandeur en présentant sa requête des deux mains et en l'élevant à son front. Et l'employé, solennel, saisit la requête et se retire disant : « Vous l'aurez ».

L'affirmation n'est pas vaine, et le plus doux châtiment que pourrait recevoir l'imprudent pour sa plainte mal fondée, serait de 100 coups de bâton.

Le Tam Pháp examine ces affaires relevant de la justice impériale, et révisé les jugements de condamnation à mort.

Dans ce dernier cas, le dossier est scrupuleuse-

ment examiné et les témoins entendus à nouveau. Chaque juge envoie séparément sous scellés son avis à l'Empereur qui peut ordonner une nouvelle instruction en cas de partage d'opinions.

Lorsque l'accusé est reconnu innocent, l'accusateur de même que l'imprudent déposant de requête encourt des peines sévères.

Des organismes divers existent encore à côté de l'Empereur et ce n'est qu'à titre d'exemples que nous citerons :

La Direction des Postes;

La Direction des Trésors, Magasins et Musées;

L'Observatoire;

La commission des cérémonies et du culte;

La commission des sacrifices, etc.

En terminant ce chapitre nous dirons quelques mots sur les sceaux impériaux qui sont de trois espèces :

1° Le Ngoc ân apposé sur les brevets des grands mandarins, est un sceau carré de 5 à 6 cm de côté, en pierre précieuse, portant des caractères anciens;

2° Le Quôc buu, envoyé par la Chine et servant dans les relations avec cet Etat. Nous avons vu l'Empereur de Chine envoyer à Tu-Duc, lors de son investiture, un sceau d'argent doré surmonté d'un chameau;

3° Le Quôc ân, apposé sur les lettres impériales de félicitations aux mandarins et sur les brevets des Mandarins au-dessous du 3^e degré, est un sceau en bronze d'environ 10 cm de côté, portant le chiffre du règne.

Ils sont apposés de la manière suivante: le Ministre, qui remplit les fonctions de Chuong ân (lec-

teur et apposeur des sceaux impériaux), ouvre l'armoire des sceaux devant l'Empereur et appose celui qu'il faut sur le document à timbrer. Toujours en présence de l'Empereur, le sceau est remis en place et l'armoire fermée. Le Chuong ân en reporte ensuite la clef au Nôi Cúc où elle est conservée.

Les détails des organismes administratifs se trouvent dans le volumineux ouvrage manuscrit, le *Dai-nam-hôi-diên* sorte de collection du droit constitutionnel et administratif de l'Annam.

Toutes les appellations françaises données dans ce dernier paragraphe, ne peuvent être évidemment que des traductions approximatives des titres annamites. Elles rendent cependant au plus près l'explication de la fonction attachée à chacun de ces titres.

Enfin, il ressort de cet aperçu de Droit public annamite, l'impression d'une organisation générale solide, dont le fonctionnement ne pouvait s'exercer qu'avec régularité. Malheureusement, si la machine semblait encore bien conçue, ses rouages déjà en étaient depuis longtemps faussés.

CHAPITRE V

La Cour et la famille de l'Empereur d'Annam

- § 1. — *Hué.* — § 2. — *Les serviteurs de la Cour.* —
§ 3. — *La famille impériale.* — § 4. — *Aperçu sur
l'étiquette de la Cour.*

*„Car voici, ô cité, que le soleil qui tombe
Allume à l'Occident le clair bâcher de gloire
Pour que revive un soir ton passé de sa tombe.*

HENRI DE ROUVROY (Hué).

§ 1. — HUÉ

L'Empereur d'Annam a choisi pour sa Cour un lieu de repos, de retraite presque, à l'abri de la chaîne annamitique.

Hué s'élève au bord de la douce Rivière des Parfums qui l'encadre et décore ses tombeaux : citadelle enchâssant dans ses murailles de briques brunes les Palais impériaux.

*C'est là, dans le mystère et dans la solitude,
Derrière ces remparts, qui semblent entr'ouverts, . .
Que la Cité des Rois, la farouche et la prude,
Etage ses palais et ses temples déserts.*

JEAN JACNAL.

M. Baille, dans ses *Souvenirs d'Annam*, fixe dans les lignes suivantes ses vues de Hué, en un désordre voulu qui évoque la profusion des décors :

« On entre dans le Palais par les voûtes sombres de la Porte de Ngo Môn que surmonte un toit lourd et trapu aux extrémités en forme de cornes. On traverse alors de grandes cours dallées, bordées de bâtiments qui tous reproduisent les motifs rituels et archaïques de l'art annamite : figures de monstres accolées aux angles des pagodes, polychromie des vieux caractères se détachant en fines ciselures sur le ciel, dragons aux dards menaçants, nuages légers qui courent le long des frises et qu'interrompt le vol de la chauve-souris, le dessin ornemental des livres sacrés et des pinceaux. Les plafonds répètent ces motifs d'un effet si curieux. Les colonnes sculptées servent d'appui à l'enroulement et aux replis des animaux symboliques. La tortue emblème de longévité, soutient de sa solide carapace l'ibis léger. Puis, ce sont de larges chaussées que bordent des pièces d'eau, des jardins exquis et fleuris. Des arcs de triomphe légers en bois ajouré supportent des cartouches où sont tracés les caractères tirés du Tam Tu Kinh = droiture, probité, chemin vers la vertu éternelle. Les devises se multiplient. Des balustrades d'un dessin charmant entourent la mare aux crocodiles. De larges marches descendent vers la mare aux éléphants royaux qui promènent leur pesante personne, et qui revêtent les jours de grande fête leurs riches caparaçons de guerre. Les émaux, la porcelaine concourent à l'agrément de l'ensemble des terrasses et des pavillons. De grands espaces gazonnés reposent la vue. On arrive ainsi à une

large esplanade au fond de laquelle s'ouvre la salle du trône. Une impression de grandeur se dégage de la simplicité harmonieuse des lignes. »

L'ensemble des palais, jardins et temples impériaux est divisé par trois enceintes en trois cités.

L'enceinte extérieure enferme la Cité capitale, Kinh Thành; la seconde la Cité impériale, Hoàng Thành; et au sein de celle-ci, la troisième enceinte garde, comme un écrin son joyau, la Cité Pourpre Interdite, Tu Câm Thành, où réside le Souverain.

Au sud de cette troisième enceinte, face au soleil, se trouve la Porte Dorée, celle que les documents nomment : Dai Cung Môn, Porte de la Grande Résidence. Les mandarins s'inclinent et leurs serviteurs qui tiennent leurs parasols les ferment, en passant devant elle, pour rendre hommage à l'Empereur qui réside dans la Cité dont elle garde l'entrée. C'est par elle que le Souverain passe lors des sorties solennelles, ainsi que par la porte Ngo Môn, la Porte du Midi, au milieu sud de l'enceinte impériale.

Après avoir franchi la porte du Midi, on rencontre successivement le palais Thái Hoà, puis la Porte Dorée, et derrière celle-ci, dans la Cité Pourpre interdite, les palais Càn Chánh, Càn Thành et enfin la résidence impériale : le palais Khôn Thái.

La Cité Impériale est interdite à toute personne n'y ayant pas emploi, et nous avons vu dans le premier chapitre avec quelle sévérité. « Sauf aux fils de mandarins supérieurs et aux femmes », ajoute Michel Duc Chaigneau, car elles sont jugées « insinifiantes »; encore faut-il que leur mise, bien que non réglementée, reste convenable et digne des lieux qui les entourent.

Les fonctionnaires doivent porter en évidence une plaquette suspendue à leur cou, portant d'un côté leur grade et de l'autre leur titre. D'or, pour les princes et les ministres, avec un cordon de soie rouge, d'argent pour les fonctionnaires qui peuvent entrer dans le bureau de S. M., elles ne sont plus que d'ivoire pour les employés quelconques du palais et d'ébène avec un cordon noir pour les serviteurs occasionnels. C'est seulement sur le vu de ces signes distinctifs que les fonctionnaires laisseront passer. De plus, les fonctionnaires de la Cour ne peuvent porter ni pantalon noir, ni tunique blanche et ne doivent se coiffer que d'un turban de couleur noire.

L'Empereur possède pour ses promenades et son repos au temps des grandes chaleurs, un petit palais en miniature. Posé sur un grand bateau plat que remorquent six ou huit galères d'une cinquantaine de rames, il est construit en bois léger, recouvert de planchettes minces peintes en jaune et simulant la tuile.

Seuls, l'Empereur et les princes du sang peuvent posséder des bateaux décorés de certains motifs, comme le dragon, avec des dorures sur toutes les sculptures, ainsi que des chefs rameurs conduisant la cadence des efforts au rythme de baguettes plates, en bois sonore, qu'ils frappent l'une contre l'autre.

Hué, symbole de la grandeur impériale, symbole de tout ce qui fit l'Annam : puissance des vieilles traditions et beauté des anciens rites, représente la pieuse majesté d'un passé encore présent, et que ses fils trop jeunes ne doivent pas railler.

« Qu'une telle faiblesse, un jour, corrompe l'élite et gagne le cœur du peuple, et il adviendra de Hué comme de tant de cités qui sont mortes à elles-mêmes. Que serait-elle sinon un musée de l'Orient ? Un musée, cadavre embaumé sur lequel le curieux cherche à démêler dans la couleur des vêtements et la forme des accessoires, la trace de l'âme disparue.

« Par un heureux sortilège, Hué réalisera longtemps ce prodige paradoxal d'être un musée où la vie est demeurée. Nous la contemplons derrière la Rivière des Parfums comme à travers la tangible transparence d'une verrière où sont conservées les choses belles et fragiles. Ses mouvements ne sont pas figés : son regard a toujours l'intense opacité des eaux crépusculaires, et elle joue, dans le décor du passé, une féerie à laquelle ses acteurs, ombres vivantes, prennent leurs forces. » (1).

§ 2. — LES SERVITEURS DE LA COUR

Au temps de Gia-Long, et encore sous Minh Mang, l'Empereur conservait autour de sa personne une garde d'une trentaine de mille hommes, indépendamment des corps d'armée et légions de province qu'il pouvait appeler sous les murs de la Capitale.

Ces armées comprenaient des éléphants que, seul l'Empereur avait le droit de posséder, hormis les quelques-uns qu'il daignait accorder aux prin-

(1) *Extrême-Asie*, avril 1926 : Hué et les funérailles de Khai Dinh, par Alfred Meynard.

ces du sang pour leur usage personnel. On en relève un chiffre de 800 sous Minh Mang, dont 130 à la Cour.

Aucune aristocratie de cour n'entoure le Souverain, et les divers titres de noblesse, comme nous l'avons étudié, semblent n'être que les différents grades d'un ordre de décorations.

Pourtant, Michel Duc Chaigneau dont les renseignements sont en général très précis puisqu'il vécut longtemps au contact du monde annamite de Hué, parle de gentilhommes de classe élevée, dont les fonctions héréditaires consistent à précéder toujours le palanquin impérial lors des sorties du Souverain. Il les décrit ainsi :

« Vêtus uniformément d'une robe en soie bleue brodée, boutonnée sur le côté et tombant jusqu'au mollet; ils ont sur le front une bande de crins noirs tressés à jour, et sur la tête un bonnet bleu foncé rehaussé de dessins et d'une plaque ronde en argent ciselé à jour sur le devant de la tête. Ce bonnet de cérémonie est fait en papier d'écorce d'arbre que l'on rend imperméable par des apprêts. Il a la forme d'un casque dont le cimier est remplacé par une boule renversée en arrière, destinée à ramasser les cheveux. »

Mais nulle part ailleurs nous n'avons trouvé trace à la Cour de Hué, d'une classe noble de courtisans à l'image d'un Versailles.

Les grands dignitaires qui entourent l'Empereur sont des mandarins ayant franchi avec succès les divers échelons des concours littéraires, et que seuls, leurs mérites personnels ont élevés à leurs hautes fonctions.

Suivant l'idée dont procède le choix des ministres sous un régime parlementaire, le haut dignitaire annamite occupe sa place parce qu'aucun autre n'y peut aspirer, parce qu'il est l'homme du moment et de la situation : « The right man in the right place », et que sa valeur et sa nécessité forcent l'opinion.

Pour le service intérieur et domestique du Palais existe un nombre important de Nu Quan, dont la traduction littérale du nom donne : « femme mandarin ». Cette institution n'a cependant pas de rapports avec le véritable Mandarinat.

M. Schreiner (1) résume ainsi leurs fonctions :

« Elles assistent l'Empereur et l'Impératrice en audience : accompagnent Leurs Majestés dans les visites aux Tombes impériales, au Palais des personnages qui ne sont plus; aident la Souveraine et les autres femmes de l'Empereur : surveillent les personnes et les travaux dans le Palais intérieur, communiquent les ordres du Souverain.

« Les fonctions des femmes mandarins peuvent être conférées aussi bien aux filles des membres Tôn thât de la famille impériale, qu'à celles des mandarins ou du peuple ».

Et M. Schreiner donne les différents grades de leur hiérarchie.

On ne peut mentionner tous les gens de service de l'entourage de l'Empereur : les musiciens et chanteuses, les médecins et apothicaires, les innombrables cuisiniers dont chacun confectionne

(1) *Les Institutions Annamites en Basse-Cochinchine avant la conquête française*, Alfred Schreiner, Saïgon, 1900 ; Claude et C^{ie}, éditeurs, p. 231.

un plat particulier, les porteurs du palanquin impérial, hommes spécialement choisis pour ce service, très entraînés pour acquérir une cadence sans heurt, et s'exerçant continuellement en portant une table massive sur laquelle est posé un grand vase rempli d'eau, etc...

Enfin, à la Cour de Hué, comme dans les autres Cours orientales, on rencontre une catégorie spéciale de serviteurs : les Eunuques.

Ceux-ci, jusqu'à Minh-Mang, ne possédaient aucun statut. Ils vivaient en marge des autres fonctionnaires de la Cour, flattant les princes et obtenant d'eux souvent une autorité considérable, s'étendant parfois jusqu'aux affaires gouvernementales.

Classe intrigante et cruelle, toujours mêlée aux révolutions de Palais, de même qu'à la Cour de Chine certains de ses membres se rendirent tristement célèbres. Minh-Mang, pour empêcher à l'avenir les abus dont ils s'étaient rendus coupables, régla leur position à la Cour, par l'Ordonnance du premier jour du deuxième mois de la dix-septième année de son règne, 17 mars 1836.

Désormais, les eunuques ne pouvaient aspirer à d'autres fonctions que celles de simples domestiques, et leur immixtion dans les affaires d'Etat était sévèrement réprimée. Aucune dignité, aucun grade de Mandarinat ne devaient leur être accordés et Minh-Mang créa pour eux une hiérarchie spéciale, s'échelonnant sur cinq classes et déterminant leur traitement en ligatures et en mesures de riz.

Jadis, pour satisfaire aux exigences de leur ser-

vice, la castrations d'enfants du peuple devait être une pratique assez courante, à l'imitation de la Chine, où, ainsi que l'affirme le Père Hoàng, dans les « Variétés Sinologiques » : « Des enfants entre 6 et 20 ans étaient châtrés par les soins d'un vieil eunuque pour le service du sérail », qui en comprenait plus de 200.

M. Maybon, dans *La Vie secrète de la Cour de Chine*, parle même d'un règlement qui en prévoit jusqu'à 3.000.

L'article 244 du Code annamite interdit bien à aucune famille de mandarins ou de gens du peuple d'adopter des enfants d'autrui pour les châtrer, mais cette prohibition, dit M. Philastre (Code annamite, p. 553), ne s'adresse pas aux familles royales qui conservent seules la prérogative d'employer des eunuques.

Par la suite, cependant, le recrutement des eunuques s'effectua naturellement. Le village où naissait un eunuque était trop heureux de pouvoir l'offrir à la Cour, ce qui lui valait l'exemption d'un soldat, et plus tard, les bienfaits de l'Empereur si l'eunuque avait pris assez d'ascendant sur lui, et s'il voulait bien se souvenir de son village natal. De plus, la famille de l'enfant recevait une pension.

§ 3. — LA FAMILLE IMPÉRIALE.

Michel Duc Chaigneau raconte que Gia-Long, dans ses conversations intimes avec un mandarin français, disait souvent qu'il lui était plus facile

de gouverner son royaume que son sérail.

« Vous croyez, disait-il un jour entre autres, dans une audience particulière à la suite du grand Conseil, que ma tâche est terminée « quand nous avons expédié le contingent journalier des affaires politiques et administratives, et que je trouve ensuite le repos dans mon intérieur. Détrompez-vous, vous ne soupçonneriez pas ce qui m'attend là-bas (il montrait son sérail) lorsque je sors d'ici. Ici, j'ai du plaisir parce que je parle à des hommes raisonnables qui m'écoutent, me comprennent et au besoin m'obéissent. Là-bas, j'ai affaire à de véritables démons. Elles se disputent, se maltraitent, se déchirent et viennent toutes après me demander justice. Si je faisais bien je les condamnerais toujours toutes, car je ne sais pas s'il en est une qui le cède aux autres en méchanceté ».

Gia-Long ne paraissait donc pas être très enthousiaste des plaisirs de la polygamie. Mais cette institution, toute gênante qu'elle puisse devenir par le grand nombre même des femmes du sérail dont le vieux Roi ne pouvait plus goûter que l'amertume des joies, était une nécessité politique pour le Souverain. En effet, les mandarins trouvaient honneur et avantage à placer une fille dans le sérail. Celle-ci pouvait obtenir des faveurs impériales qui rejaillissaient sur le père. Elle pouvait être mère, et même simple concubine, son enfant était prince du sang; c'est-à-dire honneur suprême, qu'à défaut de fils de la Reine, il avait l'espoir d'accéder au trône comme le firent Minh-Mang, fils d'une concubine de Thiêu-Tri.

Enfin, une concubine impériale était pour le

monarque une sorte de gage de la loyauté du père à son égard : « une assurance de plus pour moi de sa fidélité », disait Gia-Long.

Par analogie les particuliers proposent leurs filles aux mandarins. Du reste, la polygamie existe dans tout l'Annam, et trouve comme fondement auprès des gens du peuple, la nécessité d'avoir au moins un fils qui puisse perpétuer le culte des ancêtres et sacrifier aux autels familiaux.

D'après M. Baille :

« Les femmes du Roi sont au nombre d'une centaine environ, divisées en neuf classes, dont chacune a un titre différent.

« Elles sont toutes rétribuées et habillées par l'Etat, mais d'une façon fort inégale : tandis que les femmes du premier rang ont 500 ligatures par an, 250 mesures de riz et 10 domestiques, les déshéritées de la neuvième classe doivent se contenter de 180 ligatures, de 48 mesures et de 3 domestiques. Sans doute, le budget leur alloue aussi un certain nombre de pièces de soie pour leur habillement (48 pour les femmes de la première classe).

« Mais il est bien souvent nécessaire que le caprice et la satisfaction du Maître viennent parfaire, par les cadeaux en argent ou en nature, ces maigres émoluments.

« La Reine, elle, reçoit un traitement de 1.000 ligatures et de 300 mesures de riz, plus 60 pièces de soieries.

« Je ne parle pas de la Reine-Mère. Sa situation est d'une opulence relative. Elle reçoit par an 10.000 ligatures et 1.000 mesures de riz, sans compter les cadeaux de toutes sortes qui affluent à son

palais. »

Il n'y a qu'une seule femme du premier rang, ou hors rang, pour satisfaire à la classification de M. Baille, la Reine (Chinh phi ou Qui phi) épouse légitime dont le fils aîné devient de droit l'héritier du trône. Tous ses proches parents et leurs descendants sont appelés Thich-Ly, jusqu'à l'extinction de la famille.

Quant à la Reine-Mère (Tù-Tho-Cung) nous voyons qu'elle tient un rang considérable à la Cour, et nous savons qu'elle est la seule personne au monde qui puisse posséder une autorité quelconque sur le Souverain, autorité de mère à fils, dans ce pays où la subordination filiale est si hautement proclamée.

Tous les fils de l'Empereur, quel que soit le titre de leur mère dans le sérail, sont Princes du sang, et tous les descendants de la famille impériale par leur naissance même, acquièrent un titre purement honorifique et pensionné, ne donnant aucun droit de participation au gouvernement du pays.

Voici, résumés en un tableau, ces divers titres :

ASCENDANT	PREMIÈRE GÉNÉRATION	DEUXIÈME GÉNÉRATION	TROISIÈME GÉNÉRATION	QUATRIÈME GÉNÉRATION	CINQUIÈME GÉNÉRATION	SIXIÈME GÉNÉRATION
Hoang-Thuong (le Souverain)	Hoang-Thuai-Tu (Prince héritier) Hoang-Tu (Fils) Hoang-Nu (Fille)	Hoang-Tôn	Công-Tu	Công-Tôn	Công-Tang-Tôn	Tôn-Thất
Hoang-Dê (frères du Souverain) Công-Tu (neveux du Souverain)	Công-Tu	Công-Tôn	Công-Tang-Tôn	Tôn-Thất		
	Công-Tôn	Công-Tang-Tôn	Tôn-Thất			

Les filles prennent le titre de Công-Nuong à la deuxième génération. Mais à partir de la troisième, la descendance féminine n'a plus d'appellations spéciales.

Ce dernier titre de Tôn Thât se conserve perpétuellement, tant que dure la lignée, et jusqu'à ce que la dynastie s'éteigne.

En faveur de ces descendants éloignés de sang royal, une ordonnance de la 33^e année de Tu-Duc prévoit, pour ceux d'entre eux ayant acquis aux examens publics des grades de Mandarinat, des faveurs spéciales quant à leur succession :

TITRE DE MANDARINAT POSSÉDÉ PAR LE PÈRE			GRADES QUE PEUVENT OBTENIR LES DESCENDANTS DES MANDARINS	
			Méritants	Ordinaires
1 ^{er}	—	2 ^e	6 ^e degré, 1 ^{re} classe	6 ^e degré, 2 ^e classe
2 ^e	—	1 ^{re}	6 ^e — 2 ^e —	7 ^e — 1 ^{re} —
3 ^e	—	2 ^e	8 ^e — 1 ^{re} —	8 ^e — 2 ^e —
4 ^e	—	1 ^{re}	8 ^e — 2 ^e —	9 ^e — 1 ^{re} —
4 ^e	—	2 ^e	9 ^e — 1 ^{re} —	9 ^e — 2 ^e —

En comparant ce tableau à celui de la page du chapitre précédent, relatif à la succession des grades des mandarins d'origine plébéienne, nous constatons que Tu-Duc, se conformant aux traditions du pays qui refusent les privilèges de naissance, distribua parcimonieusement les faveurs aux descendants de sa famille, et que pour eux, comme pour tous en Annam, le mérite personnel constitue le plus beau titre de noblesse et le seul véritable privilège.

De plus, d'après l'ordonnance de la deuxième année de Minh-Mang et celle du 31 mai 1890, les fils et petits-fils de prince recevaient une pension annuelle variant de 38 à 400 piastres. Mais leur nombre était si grand que ces pensions, malgré leur modicité, constituaient une charge énorme pour

le trésor; aussi fût-il décidé que le droit à pension s'éteindrait au décès du pensionné.

Lorsqu'une Hoàng-Nu, une fille du Souverain doit se marier, les principaux membres de la famille impériale choisissent trois prétendants parmi lesquels l'Empereur désigne celui qui deviendra son gendre. Les maris des sœurs et filles du Souverain prennent le titre de Pho-Ma et ces dernières celui de Công-Chúa.

Ainsi que pour les autres titres des membres de la famille impériale, celui de Pho-Ma ne donne droit à aucune charge publique et la descendance de ces titrés ne possède plus d'appellations particulières au-delà de leurs fils, qui prennent le nom de Hiêu-Uy ou de Câm-y.

Enfin, Minh-Mang voulant distinguer plus nettement encore par leurs appellations les membres de sa famille que par les titres impériaux exposés ci-dessus, composa une poème de vingt caractères :

Miên Huong Ung Buu Vinh,
Bao Quý Dinh Long Truong,
Hiên Nang Khâm Kê Thuât,
Thê Thoai Quốc Gia Xuong.

Le premier caractère, « miên », devait être le nom patronymique de tous ses fils; le deuxième, « Huong », celui des fils et des neveux de Thiêu Tri; le troisième, « Ung », celui des fils de Huong; et ainsi de suite pendant vingt générations, jusqu'à l'épuisement des vingt caractères du poème.

Ainsi S. M. actuelle du cinquième degré à partir de Ming-Mang, s'appelle Vinh-Thuy et son cousin, Vinh-Cân.

Pour les descendants de ses frères Minh Mang

composa de même dix poèmes où chacun puise son chiffre respectif.

En plus de ces appellations de parenté, des titres de noblesse dits Tâp Tuoc, sont réservés à la famille impériale.

Ces titres qui donnent droit à des pensions dont l'ordonnance du 31 mai 1890 fixe le montant, ne sont accordés que par Ordonnance royale. Nous n'en donnerons que les cinq premiers échelons, qui sont les titres de :

Thân-vuong;

Quân-vuong;

Thân-công;

Quốc-công;

Quân-Công.

Ils se transmettent donc héréditairement avec l'usuelle condition que le descendant s'en montre digne, et la perte coutumière en dignité d'un degré à chaque génération.

L'Ordonnance de la 21^e année de Tu-Duc détermine l'octroi des titres aux fils des princes. Si le père vit encore, le descendant ne peut recevoir le titre qu'exceptionnellement et dans ce cas il faut : « que le descendant possède une intelligence hors-ligne et une instruction qui surpasse celle de tous les autres princes ». Enfin, par faveur exceptionnelle encore, l'Empereur peut autoriser un prince sans descendance à adopter un enfant de sang royal pour lequel la transmission héréditaire du titre se fera normalement, « sauf », dit l'Ordonnance du 31 mai 1890, « la quotité de la pension qui sera légèrement inférieure ».

Gia-Long donna accès au titre de Quân-Công, le

cinquième degré des dignités impériales, aux sujets particulièrement méritants non membres de la famille dynastique. Cette faveur spéciale ne peut être accordée qu'en des cas si exceptionnels qu'on en compte huit exemples seulement depuis cette époque.

L'Ordonnance de la 24^e année de Tu-Duc accorde un titre particulier aux fils des princesses. Ceux-ci sont appelés Hiêu-Uy et peuvent recevoir le grade de Mandarinat du 5^e degré, 1^{re} classe. A défaut d'enfants, les princesses peuvent obtenir un grade de 6^e degré-1^{re} classe (Kiêm-Hiêu), en faveur d'un fils d'un autre lit de leur mari.

Par une ordonnance de la 29^e année de son règne, Tu-Duc prévoit encore que les concubines impériales, s'étant élevées au premier rang et ayant mérité le titre de Nhut Giai Phi, pourront transmettre à leur frère cadet ou à son fils, le grade de 7^e degré-2^e classe, et à défaut, toujours dans le but d'assurer le culte de la concubine, le grade de 8^e degré-1^{re} classe à un quelconque cousin.

Enfin, par une ordonnance de la 35^e année de son règne, il prescrivit que certaines princesses de grande qualité seraient récompensées de leurs mérites par le droit de léguer à perpétuité un titre de Miên Nhiêu (exempté d'impôt) et auront un culte assuré par la Cour.

Ces divers titres de noblesse impériale ne sont pas octroyés sur de simples brevets de papier, mais sur une sorte de livrets de soie dont les feuillets brodés portent les caractères de l'Ordonnance impériale qui confère la dignité. Ces livrets eux-

mêmes sont gardés précieusement dans des boîtes d'argent.

Une telle complexité de la constitution de la famille du monarque exige un organe spécial pour son administration. Cet organe se nomme le Ton-Nhon Phu (Ton = noblesse, famille; Nhon = homme; Phu = palais), le Conseil d'administration de la famille impériale, assemblée des princes du sang présidée par le Tôn Nhon Linh, assisté de deux tôn Chánh et de deux tôn Khanh.

La principale mission de ce Conseil consiste à veiller à ce que chacun des membres de la famille impériale garde le rang qui lui convient. Il joue, en somme, à l'égard des princes et des princesses, le rôle d'un conseil de discipline, censurant leur conduite, proposant les titres à leur accorder, tant de leur vivant qu'après leur mort, ainsi que les pensions à leur allouer. Les princes qui ont démérité peuvent, sur décision de ce conseil, perdre leur nom patronymique et ne plus être autorisés qu'à porter le nom de famille de leur mère, ce qui efface toute trace de leur origine royale.

Il tient aussi, scrupuleusement, un contrôle de la naissance de tous les enfants de sang royal, et conserve en regard de chaque nom tous les renseignements de filiation et de biographie.

Enfin, en vertu d'une ordonnance de la 17^e année de Minh Mang (1836), confirmée par une ordonnance de la 4^e année de Thiêu Tri (1844), c'est le Ton Nhon Phu qui nomme les princes chargés du contrôle des objets du culte dans les temples impériaux et désigne ceux qui seront délégués aux

cérémonies rituelles. Une ordonnance de la 6^e année de Gia-Long (1807), dit déjà à ce sujet : « A partir d'aujourd'hui, les princes, fils du Roi, seront désignés, chacun à tour de rôle, comme délégués du Souverain aux fêtes célébrées dans les temples ».

§ 4. — APERÇU SUR L'ÉTIQUETTE DE LA COUR

Nous ne pouvons achever ce chapitre sur la Cour sans donner un très bref aperçu de l'étiquette et des cérémonies qui s'y déroulent.

Nous savons quelle réglementation rigoureuse isole le monarque dans la Cité Pourpre Interdite, comme une idole dans son sanctuaire. Il y est assisté par un personnel féminin emprunté à toutes les classes hiérarchiques du sérail. Ce personnel féminin autour du Roi n'est d'ailleurs pas un fait spécifiquement annamite; il est aussi et naturellement chinois, khmèr et javanais. Trente de ses femmes veillent autour de ses appartements privés, et cinq d'entre elles se tiennent constamment auprès de sa personne pour l'habiller, le parer, le servir à table, et exécuter ses moindres désirs.

S. M. prend ordinairement trois repas par jour : vers 6 heures et 11 heures du matin, et à 5 heures du soir. Ils se composent d'un très grand nombre de plats préparés chacun par un cuisinier différent. Ces plats sont remis aux chambellans, qui les remettent eux-mêmes aux eunuques, lesquels les transmettent à leur tour aux femmes de l'Empereur, et celles-ci seules ont l'honneur d'offrir à

genoux les mets à leur Seigneur.

S. M. goûte à quelques plats, renvoie les autres, et boit une sorte d'eau-de-vie fabriquée avec des grains de nénuphar et parfumée avec des plantes aromatiques.

Le riz forme le fond de l'alimentation de l'Empereur comme du peuple, mais celui offert au Souverain doit être d'une qualité supérieure, très blanc, choisi grain à grain, et ne peut être cuit que dans une marmite en terre que l'on brise après chaque repas. Cet usage semble venir de l'Inde où, dans certaines castes, on brise de même, après le repas le vase qui servit à le préparer.

Les baguettes d'ivoire sembleraient grossières à la main royale; celles dont elle se sert doivent être renouvelées chaque jour et faites de bambou qui vient d'avoir toutes ses feuilles.

La Reine est entourée, à un degré moindre cependant, du même prestige souverain.

Ainsi que l'Empereur, elle seule est vêtue de jaune. Les cinq prosternations rituelles lui sont dues également, et les Dames auxquelles elle permettrait de s'asseoir devant elle, devraient se mettre sur des nattes à un degré plus bas que son estrade.

Nous avons étudié dans les chapitres précédents, les cérémonies qui se déroulent à Hué et que l'Empereur préside, soit en sa qualité de Souverain Pontife, soit en celle de chef d'Etat. Une des plus belles de ces cérémonies qui anime la Cour est la Fête du Têt, du premier jour de l'an, que l'on trouve également sous le nom de « Fête de l'Entrée dans l'année », au Siam et au Cambodge, où

la coutume dit : « que chacun soit tout à ses devoirs religieux, car il est convenable que les sept premiers jours de l'année, au moins les trois, soient entièrement purs, parce qu'une année bien commencée s'écoule et finit bien ».

Pour le peuple d'Annam, le Têt est une grande réjouissance où l'on dépense volontiers en un jour le gain d'une année.

A la Cour, de grand matin, des sacrifices sont offerts dans les pagodes et les temples impériaux. Puis, les membres de la famille impériale et les mandarins civils et militaires dans leur costume d'apparat, alignés d'après leurs grades, ceux du premier degré au premier rang, ceux du deuxième au second, se réunissent au Palais Thâi-Hoà.

Devant l'Empereur coiffé de la tiare aux neuf dragons, revêtu de sa lourde simarre de brocart jaune, statue d'or sur son trône d'or, tous ensemble au commandement d'un hérault, princes du sang et hauts dignitaires se prosternent, front contre terre, cinq fois, et « l'esplanade semble jonchée des pétales effeuillés de fleurs merveilleuses. »

Les souhaits de bonheur sont présentés alors :

« Nous souhaitons au Roi, 10.000, 10.000 ans. »

Et les grands lay se renouvellent.

Les grands lay, ces cérémonies où les grands d'Annam rendent hommage à leur Maître, et dont Jacques Altar a si joliment condensé les couleurs et l'âme :

*Les portes du Palais s'ouvrent, et le décor
Immuable est celui des époques lointaines;
Emaux, lotus sacrés, bois rares, porcelaines,*

*Hauts portiques de bronze où le dragon se tord.
Les Chefs d'Annam sont là, vêtus de soie et d'or.
Le gong sonne; un cri monte; et les têtes hautaines
Se courbent jusqu'au sol, comme le riz des plaines
Incline des épis trop lourds de leur trésor.
Dans l'altier flamboiement du trône en laque rouge
Une tunique d'or dont pas un pli ne bouge,
Un point jaune, immobile et muet : l'Empereur.
Un enfant! mais, grandi des grandeurs ancestrales,
Il sait déjà l'envers des pompes triomphales...
Et l'âme de Gia-Long s'infiltré dans son cœur.*

CHAPITRE VI

Les funérailles de l'Empereur d'Annam

« Loin de la ville et dans des sites de recueillement hautain, sont disséminés, des deux côtés de la Rivière des Parfums, les tombeaux des Rois d'Annam : îlots de silence, pagodes d'or sombre, portiques d'émail, ponts vêtus sur des eaux assoupies par les lotus.

« ALFRED MEYNARD. »

Par suite du culte des ancêtres, la violation d'une sépulture et le dispersément des restes mortels constituent un crime odieux qui atteint, non seulement les âmes dans le séjour de l'au-delà, mais aussi leurs descendants sur la terre.

On comprend ainsi les précautions, passées à l'état de rites, dont les Annamites et particulièrement les Rois entourèrent leurs morts.

Les souverains pouvaient toujours craindre, en effet, qu'une guerre contre l'étranger ou une rébellion n'amenassent un renversement de dynastie, avec, comme conséquence probable, la destruction des tombeaux de ses Rois. Aussi, pour jouir en paix du culte de leurs descendants, prenaient-ils toujours un soin extrême à cacher leur dépouille mor-

telte. Seul et pour la première fois, le cercueil de Sa Majesté Khai Dinh fut mis dans le caveau sans mystère, aux yeux de tous.

Il ne faut pas se représenter les tombeaux impériaux par ce que ce terme évoque en notre esprit : simple pierre tombale ou même chapelle grandiose. M. P. Pasquier en donne ainsi la description (1) :

« Le tombeau constitue à Hué tout un ensemble qui couvre une vaste superficie d'hectares. Les grands artistes que furent les derniers rois ont su associer le monument à la nature, avec un sens merveilleux du décor et de l'effet.

« Assis dans le cadre admirable et grandiose des collines couvertes de pins maritimes, de banians géants, de flamboyants d'un rouge éclatant, les tombeaux farouches ou infiniment tristes forcent au recueillement et au respect.

« Quatre surtout sont remarquables : Ce sont ceux de Gia-Long, de Minh-Mang, de Thiêu-Tri, et de Tu-Duc.

Correspondant aux divers états de l'homme, les tombeaux des Empereurs comprennent trois parties essentielles.

« C'est d'abord la sépulture. Sous un tertre immense en un ponit inconnu se cache le cercueil. Des arbres, des fleurs en font toute la parure. Une porte nue s'élève seule, barrée d'une lourde chaîne, représentant ainsi le symbole de l'inviolabilité.

« Puis, c'est la pagode de l'âme où se trouvent réunis les objets rares et précieux qui servirent à

(1) *L'Annam d'Autrefois* (Essai sur la Constitution de l'Annam avant l'intervention française), Paris, Challamel 1907-1930.

l'Empereur durant sa vie et qui sont placés là pour le servir encore; sur l'autel, caché, est déposé le voile fin qui a reçu le dernier soupir. Des tablettes symboliques l'entourent, les livres, les objets familiers, fumerie d'opium, petite tasse à thé, sont placés tout autour. Des femmes, les anciennes femmes de l'Empereur, ou, à leur mort, des bonzes, rendent le culte à leur ancien seigneur, lui présentant chaque jour le repas rituel, et, silencieuses, cloîtrées pour jamais, consacrent leur existence finissante à cette pieuse survie.

Plus loin, au milieu d'une esplanade, se dresse la stèle qui raconte en termes nobles et en caractères choisis les hauts faits du règne de l'Empereur défunt.

« La stèle est lourde, trapue, solidement assise. La grandeur du monarque s'affirme d'elle-même, dédaigneuse de toute réclame, sûre du respect de ses sujets.

« Complétant cet ensemble, on trouve, dans chacun des tombeaux, un pavillon nommé « Le Pavillon du Trône » qui, situé sur une éminence, permet d'embrasser l'ensemble du Tombeau. C'est là que venait s'asseoir le monarque, pour diriger de son vivant les travaux de son palais d'éternité et prendre en dilettante consommé un délassement de haute philosophie. »

D'après M. Ch. Lichtenfelder (1), les sépultures des Rois d'Annam se composeraient même de cinq parties :

1° Le tombeau proprement dit : enceinte sacrée

(1) *Revue Indochinoise*, 19 janvier 1903 : Notices sur les sépultures des Rois d'Annam aux environs de Hué (T. X, p. 60).

renfermant la dépouille du Roi et celle de sa femme légitime;

2° La stèle funéraire;

3° Une terrasse en gradins, semblable à celle qui précède la salle du trône au palais, et servant à l'accomplissement des cérémonies rituelles;

4° La Pagode de l'âme, où se trouvent la tablette mortuaire du Roi défunt et celle de sa femme légitime.

Sur ce dernier point, il faut noter que la coutume d'associer la tablette de la Reine à celle du Roi n'existe pas dans les mausolées chinois, où la mémoire du Roi seule est honorée.

5° Enfin, M. Lichtenfelder cite encore : les bâtiments annexes élevés à la mémoire des ancêtres de l'Empereur défunt, ceux destinés à loger ses femmes, les « Servantes d'Empereur jusqu'à la dernière heure », et le Pavillon du Trône.

Tavernier signalait déjà la claustration des femmes du Roi après sa mort. Mais elles habitaient alors un quartier réservé du Palais jusqu'à leur décès, ne voyant plus personne que les deux servantes qui leur étaient accordées.

Les rites funéraires annamites, comme on pouvait facilement le supposer, ressemblent étroitement aux rites chinois. L'esprit en est du reste identique comme le P. Lesserteur le montra par la traduction partielle du Gia-Lê qu'il publia en 1885 (*Rituel domestique des funérailles en Annam*. Paris, 1885).

Seules, les superstitions populaires ont plus ou moins développé ici et là, telles pratiques magiques ou géomantiques, et pour dégager ce qui est pure-

ment chinois d'annamite, il faudrait que nous ayons sur les charmes chinois des recherches comme celles de G. Dumoutier dans ses « Etudes d'ethnographie religieuse annamite » (1) et dans son « Rituel Funéraire des Annamites ». Le canon taoïste est rempli abondamment de ces charmes, mais ce sont de confus grimoires et les sinologues ont jusqu'ici reculé devant la tâche.

Nous allons donner une description détaillée des funérailles impériales, d'après le compte rendu de celles de Thiêu-Tri, donné par Mgr Pellerin (2) et dont on trouve une traduction dans le *Journal of the Indian Archipelago*, III-1849, pp. 337-342, sous le titre de « cérémonies attending the funeral of the late King of Cochin-China ».

« Lorsque Thiêu-Tri mourut (3 novembre 1847) on chercha des sorciers pour indiquer le jour et l'heure propices à la mise en bière, et lorsque cette heure fut venue, on déposa dans la bière, avec le cadavre une multitude d'objets à l'usage du mort dans l'autre monde, tels que : sa couronne, des turbans, des habits de toutes sortes, de l'or, de l'argent, et tout un ameublement de matière précieuse.

« Les cercueils dans ce pays sont faits d'une seule grosse pièce de bois ciselé, qui ferme hermétiquement, de sorte qu'on peut garder les corps plusieurs mois et même plusieurs années sans qu'il s'en exhale aucune mauvaise odeur.

« Quand Thiêu-Tri eut été déposé dans la bière, on le porta dans une maison mortuaire faite exprès,

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, XXII, pp. 367 et 378.

(2) Publiées dans les *Actes du XI^e Congrès international des Orientalistes*, Paris, 1897 (T. II, pp. 275-409 : Rituel funéraire des Annamites), Hanoï, 1904, Schneider, éditeur.

et là, chaque jour, on immolait des buffles, des porcs et des poulets; on préparait des mets sur une table placée près du cercueil, et le nouveau Roi, fils du défunt, revêtu d'habits de deuil, venait adorer son père et lui offrir des aliments. Chaque jour aussi on allumait des cierges, on brûlait de l'encens, on préparait du bétel, de l'areck, du tabac et toutes autres choses dont le défunt avait coutume de se servir pendant sa vie.

« C'était surtout les jours fastes, déclarés tels par le calendrier du royaume, entre autres les 1^{er} et les 15^e de chaque lune, que les sacrifices se faisaient avec plus de splendeur.

« Le corps resta ainsi dans sa chambre ardente jusqu'au 21 de la 5^e lune (21 juin 1848), jour indiqué par les devins comme propice pour commencer les funérailles ».

Le jour et l'heure des funérailles, ainsi que l'emplacement du tombeau, doivent être scrupuleusement choisis puisque d'eux dépendront la paix du mort et la tranquillité de ses descendants, c'est-à-dire qu'en cas de funérailles impériales, toute la prospérité de la dynastie et par suite celle du pays entier sont attachés à ces choix.

La description de Mgr Pellerin est donc exacte et se rapporte au « Rituel Funéraire » de Dumoutier, où l'on lit : « Le jour et l'heure de l'inhumation sont déterminés à l'avance par le bonze, qui consulte à cet effet des tables spéciales des jours et heures fastes ou néfastes » (p. 65).

Mais Mgr Pellerin appelle « sorciers » de véritables fonctionnaires de la Cour. Ce sont les astronomes du bureau Kham-Thiên-Giam qui recherchent

la date favorable aux funérailles et l'emplacement propice du tombeau, comme ce sont les mandarins du Ministère des Rites (Bô Lê) qui en dressent le plan suivant les descriptions des tombeaux chinois de la dynastie des Minh. Aussi les sépultures de Hué ont-elles beaucoup de ressemblance avec celles des environs de Pékin.

Sa description se rapporte de même au *Rituel domestique* du P. Lesserteur en ce qui concerne l'énumération des objets déposés dans la bière avec le corps.

« Lors de la mise en bière, les aides se rendent compte s'il ne reste pas de vides dans le cercueil et dans ce cas, ils le comblent, soit avec de vieux habits du défunt, soit avec du papier ou bien avec du coton, jusqu'à ce que le cercueil soit plein. » (p. 17).

Evidemment, pour l'Empereur, il ne saurait être question de combler les vides avec des choses aussi vulgaires que du papier ou du coton. On met à côté de lui, au contraire, les choses les plus précieuses dont il a usé et aura besoin encore dans l'autre monde.

Les sacrifices quotidiens, ceux des jours fastes et des 1^{er} et 15^e de chaque lune, sont mentionnés aussi par le « Rituel domestique ». Mais ici une contradiction semble apparaître. Le rituel prescrit que c'est le fils aîné du défunt qui officie en sa qualité de « conducteur du deuil ». Or le nouveau roi Tu-Duc n'était que le fils cadet d'une concubine de Thiêu-Tri, mis sur le trône par son père au détriment de son frère aîné, le Prince An-Phong.

Cette contradiction n'est qu'apparente. En fait, Tu-Duc, devenu empereur par la volonté souve-

raïne de son père, avec le titre de Chef de la dynastie, acquérait en même temps évidemment le titre de Chef de famille et, par suite, s'imposait comme conducteur du deuil de son père.

La relation de Mgr Pellerin se continue ainsi :

« Le 21 de la cinquième lune, le cercueil contenant le corps du Prince, fut porté dans une maison bâtie exprès, à l'une des portes de la ville.

« Sur le fleuve, tout près de cette porte, étaient réunies toutes les barques qui devaient servir au convoi; la route qu'on allait parcourir était couverte de tapis, de belles nattes, de pièces de soie et d'indienne; les deux côtés du fleuve étaient également préparés, et embellis avec soin.

« Un édit avait ordonné aux Maires et aux anciens de chaque village de venir dresser chacun un autel tout le long du rivage, d'apporter de l'encens et des cierges. Lorsque le corps passait il fallait se prosterner à terre et pousser trois grands cris. »

Ce transport du cercueil dans « une maison faite exprès », est signalé dans le « Rituel domestique » (Chuyên-cuu : transport du cercueil p. 28).

Les trois lamentations poussées sur le passage du convoi mortuaire et les prosternations y sont également mentionnées :

« Si les étrangers apportent des présents pour offrir au défunt, ils doivent réciter l'hymne du sacrifice... être vêtus de blanc... Ils commencent par pleurer à trois reprises, font deux prosternations, puis se relèvent... (p. 23).

« Chaque côté du fleuve, poursuit Mgr Pellerin, était aussi bordé d'une haie de soldats. Le Tombeau du Roi est à une lieue environ de la ville; cepen-

dant on a mis trois jours pour y arriver car on allait très lentement, et il y avait trois stations. A chacune on s'arrêtait un jour pour faire des sacrifices; c'étaient des buffles, des bœufs, des porcs qu'on immolait, puis on offrait encore tout ce qui sert à la nourriture, du bétel, du tabac, etc. Les animaux étaient offerts en entier, ensuite on les divisait, et on les distribuait au mandarins et soldats ».

Sauf une erreur de distance, le tombeau de Thiêu-Tri se trouvant à environ 7 km de Hué, et par voie d'eau à près du double de cette distance, le récit est encore parfaitement exact et se conforme aux Rituels de Lesserteur (p. 31) et de Dumoutier (p. 75), qui parlent tous deux du « sacrifice à mi-route » et dont le but pour Dumoutier serait double : servir de repos lorsque le trajet paraît trop long pour une seule étape, et se rendre favorables les Esprits du chemin par des sacrifices, ainsi qu'on le cherche déjà par les papiers d'argent et d'or dont on parseme la route en leur honneur.

« Le cercueil resta donc un jour dans la maison bâtie, non loin du fleuve, et ce jour-là on sacrifia 35 gros animaux. Sur le soir on se mit en marche. Le corps était porté par des soldats. Le nouveau Roi marchait à la suite; comme chef de famille il conduisait le deuil; il allait à pied, vêtu d'un habit de coton blanc, long et à grandes manches; sur la tête il avait une espèce de bonnet de paille; à la main il tenait un bâton de bambou sec, et après lui venaient les autres enfants de Thiêu-Tri, puis les parents du roi défunt, tous en habits blancs et en turbans blancs. »

Mgr Pellerin précise donc bien que c'est Tu-Duc

qui conduisait le deuil de son père, quoiqu'il n'en fût que le fils cadet.

Les habits et turbans blancs sont décrits avec exactitude, la couleur blanche étant effectivement celle du deuil annamite.

Mais en se reportant au *Rituel Domestique* (p. 31) et au *Rituel Funéraire* (p. 75), on constate que le conducteur du deuil y est indiqué comme devant marcher devant le catafalque et à reculons. Il n'y a cependant aucune erreur dans le récit de Mgr Pellerin, car, lors d'un enterrement d'un Roi ou d'une Reine, le conducteur du deuil doit marcher derrière le cercueil à pied. Jeanne Cuisinier, dans sa relation des funérailles de S. M. Khai Dinh (1) confirme ce détail :

« Derrière le catafalque..., suivait dans la lenteur et le silence, appuyé sur sa haute canne de bambou, le jeune Roi, fils du défunt, habillé tout de blanc, sa tunique non ourlée en bas (comme toutes celles des parents proches), le turban blanc lui enveloppant complètement la tête et retombant sur l'oreille en un pan souple... »

Mais revenons au récit de Mgr Pellerin :

« Lorsqu'on fut arrivé au fleuve, on déposa le cercueil dans une magnifique barque faite exprès; personne ne descendit dans cette embarcation, le corps y fut laissé seul, et le cercueil caché de manière à ce qu'il ne pût être vu de personne. »

Ici le renseignement que reçut Mgr Pellerin est faux, car sur l'eau le conducteur du deuil descend dans la même barque que le cercueil.

(1) *Extrême-Asie*, mars 1926 : Les funérailles de l'Empereur d'Annam, Jeanne Cuisinier.

« Voici l'ordre que suivit le convoi sur le fleuve : D'abord s'avancait la barque des bonzes, montés sur une estrade que des soldats portaient sur leurs épaules; soit qu'on allât à pied ou à la rame, les bonzes ne devaient descendre de cette estrade sous aucun prétexte, et de là ils priaient et déclamaient en l'honneur du défunt...

« Ensuite venait une autre barque avec son estrade, où l'on voyait étalée une pièce de damas soutenue par un châssis en bois; sur ce damas étaient écrits, en gros caractères, plusieurs signes superstitieux. C'est là, disent les païens, le siège de l'une des âmes du défunt.

« La troisième barque avait aussi son estrade sur laquelle étaient du riz, des fruits, des pains et d'autres aliments.

« Enfin suivait une quatrième barque plus curieuse que les autres; elle supportait également une plateforme où s'agitait un grand nombre de jongleurs dont la fonction était de chasser les démons qui auraient pu inquiéter le mort. Leurs figures étaient peintes en rouge, en blanc, en noir, en jaune, en bleu, etc.; ils avaient des habits grotesques, et tenaient à la main des sabres ou des lances de bois; quelques-uns avaient des tisons enflammés; ils hurlaient, pleuraient, riaient, s'épuisaient en contorsions, brandissant leurs armes de bois ou leurs tisons de feu et tout cela pour épouvanter les démons.

« Après cette avant-garde venait la barque du défunt, remorquée par divers canots, puis la barque du nouveau Roi, et, à sa suite, une infinité d'autres nacelles, dont les unes étaient montées par des indi-

vidus portant des armes, les autres par des hommes munis de torches allumées et de fanaux. C'est ainsi qu'on marcha pendant trois jours, en jetant de tous côtés une quantité prodigieuse de papier d'or et d'argent. »

On ne peut s'empêcher de sentir, tout au long de ce récit, la qualité de son auteur; le missionnaire crée la personnalité du narrateur et ne dissimule pas le mépris que lui inspire ces coutumes païennes.

D'après le P. Cadière, la deuxième barque énumérée par Mgr Pellerin, doit correspondre à la bannière sur laquelle est inscrite la devise résumant les noms, qualités et date de naissance du défunt, et au « Char de l'Ame » qui renferme l'âme en soie, la pièce de soie blanche ou jaune dans laquelle on enveloppe, aux lèvres du moribond, son dernier souffle. (*Rituel Domestique*, p. 30, *Rituel Funéraire*, p. 73-74.)

Quant à la troisième barque elle contient les diverses crédences : à encens, à offrandes, à comestibles, etc., que l'on porte séparément dans les convois funéraires (*Rituel Domestique*, p. 30, *Rituel Funéraire*, p. 69-71.)

Avec la quatrième barque, Mgr Pellerin nous décrit encore des coutumes consacrées par les rituels (*Rituel Domestique*, pp. 30-32, *Rituel Funéraire*, p. 67), mais en ce qui concerne la « Barque du Roi », nous retrouvons la précédente erreur du récit. En tant que « conducteur du deuil » le nouveau Roi devait se trouver dans la barque contenant le cercueil, et non dans une barque particulière.

« Enfin, le 24, on arriva près du Tombeau construit dans l'intérieur d'une montagne, assez près du

fleuve.

« A mi-côte de la colline on a élevé un édifice en belles pierres : ce bâtiment est enfermé dans une enceinte de murailles, et là sont les appartements destinés à servir comme de prison aux femmes du défunt, qui n'ont pas eu d'enfants. Elles doivent y rester perpétuellement pour garder le sépulcre, et pour préparer, chaque jour, les repas et autres choses dont on croit que le mort a encore besoin. Dans la montagne même est creusée une caverne profonde dont l'ouverture, placée dans l'édifice, est fermée par une grosse pierre. C'est dans cette caverne qui se prolonge, dit-on, en plusieurs sens jusqu'au milieu de la montagne, qu'on déposa le cercueil.

« Ce lieu est protégé par le mystère; nul ne le connaît exceptées les quelques personnes qu'il est indispensable de mettre dans la confidence; car l'on craint, qu'en cas de guerre, les ennemis ne viennent profaner les restes du mort, ce qui est regardé comme le plus grand des malheurs.

« Depuis le fleuve jusqu'au Tombeau, régnait un plancher recouvert de belles nattes, sur lequel passa le cercueil, défila tout le convoi, furent portées toutes les barques, toutes les estrades, et à l'heure précise indiquée par les astrologues, le corps fut déposé dans la caverne mystérieuse.

« Avec lui on enfouit beaucoup d'or, d'argent, de pierreries et autres matières précieuses. Ce ne furent pas les seules richesses perdues. Dans l'enceinte des murailles on construisit trois grands bûchers avec les barques, les estrades et tout ce qui avait servi aux funérailles, avec tous les objets qui

avaient été à l'usage du roi pendant sa vie...

« Le nouveau Roi mit le feu à ce gigantesque bûcher. On brûla aussi, mais séparément, une magnifique barque toute dorée dans laquelle on avait déposé de l'or et des pierres précieuses. C'est la barque dont Thiêu-Tri se servait pendant sa vie. Une autre barque, d'une égale richesse, qui avait été construite exprès pour porter le corps, fut également livrée aux flammes.

« Pendant que tout cela brûlait, les jongleurs dont j'ai déjà parlé s'agitaient d'une manière étrange; ils dansaient, brandissant leurs armes en bois ou leurs tisons de feu; ils chantaient, hurlaient et menaçaient les démons pour les empêcher d'entrer dans la caverne.

« Lorsque tout fut consumé, le nouveau Roi et les Mandarins s'en retournèrent à la ville. Il ne resta que les femmes du défunt avec quelques soldats pour garder le sépulcre.

« Dans cette cérémonie plusieurs fonctionnaires ont perdu leur dignité, car la moindre faute contre le cérémonial est sévèrement punie... »

Nous avons donné en entier cette fin de la relation des funérailles de Thiêu-Tri, parce que les détails qu'elle contient se retrouvent, analogues à eux-mêmes, dans les autres funérailles impériales, que celles-ci aient lieu par voie de terre ou par le fleuve.

Le récit de Mgr Pellerin retrace cette crainte des Empereurs d'avoir un jour leur dépouille mortelle profanée et le soin qu'ils prennent à ce que rien de ce sont ils ont pu se servir sur la terre ne puisse leur faire défaut dans l'autre séjour.

Quant à l'observation qu'il ajoute à propos des fonctionnaires ayant perdu leur dignité pour avoir commis une faute minime contre le cérémonial, elle est parfaitement justifiée. Nous avons rencontré dans toutes les cérémonies un ordonnancement rigoureux, ou la moindre erreur est considérée comme un sacrilège et sévèrement punie. Ainsi à propos de la cérémonie du Nam-Giao, Michel Duc Chaigneau écrit :

« Les fonctions d'échanson, dans cette circonstance, exigent beaucoup d'adresse et de précision; car celui qui en est chargé peut recevoir une grande récompense s'il a bien rempli les verres sans répandre sur la table une seule goutte de liqueur, comme il peut être sévèrement puni dans le cas contraire. Il serait même possible que, par suite d'une grande maladresse, l'échanson fut condamné à la peine capitale, comme victime en expiation de sa faute, qui pourrait, présume-t-on, indisposer le ciel contre le Souverain et son peuple. »

Il en est de même en Chine et au Cambodge où Adhémar Leclère (1) note que toutes les erreurs rituelles du maître des cérémonies (yogī) portent malheur aux survivants et le font lui-même tomber en enfer.

Mgr Pellerin ne fut pas témoin oculaire des faits qu'il relate, les missionnaires devant se cacher à cette époque; mais nous avons pu constater qu'il puisa à des sources sûres, et que la plupart des détails qu'il donne se rapportent identiquement aux prescriptions du rituel funéraire des annamites.

(1) *La crémation et les rites funéraires* (Cambodge), A. Leclère, Hanoï, 1907 ; F.-H. Schneider, éditeur.

Voici, par quelques extraits des Rapports du Ministère des Rites et du Service de l'Observatoire, établis à l'occasion du décès de Thiêu-Tri, quelques renseignements supplémentaires concernant ses funérailles :

« A partir du moment de la mort, dans toutes les pagodes royales on brûlera de l'encens, et on disposera des objets d'ornementation sur les autels des anciens rois...

« Un haut mandarin sera immédiatement désigné pour surveiller la fabrication de palais, maisons d'habitation, meubles, barques, jardins, animaux, miradores en bambou, carton et papier, tous ces objets devant être brûlés au moment de l'enterrement...

« Le public a été informé immédiatement après le décès du Roi, que les mariages étaient interdits, de même que le port des vêtements de couleur rouge.

« Les Ennuques et les chambellans devront, le jour de l'enterrement, porter dans le cortège les divers objets devant être enterrés ou brûlés, ainsi que des encriers pour encre rouge et noire...

« Les porteurs du cercueil seront vêtus de noir; seul le turban sera blanc, etc. »

Le Roi d'Annam partage avec les Reines-Mères le droit de mourir dans l'enceinte impériale, et d'y être veillé jusqu'au jour des funérailles.

Comme nous l'avons déjà dit, ce sont les « Quatre colonnes de l'Empire » qui reçoivent ses dernières volontés, et qui veilleront à sa succession. A ses lèvres, dans un voile de soie, on recueille pieusement son dernier souffle et ce voile sera enfermé

dans le « Char de l'âme ».

Le corps, lavé et embaumé, est placé au centre exact du Palais, la tête tournée vers l'Orient, comme au Cambodge.

Revêtu de son habit de parade, comme aux jours des grandes cérémonies où les masses s'inclinaient devant lui, ultime éclat de sa splendeur avant que le tombeau se referme à jamais, le dernier Empereur repose dans son cercueil, calendrier implacable sur lequel il a vu peindre une à une les couches de laque qui lui enseignaient la fuite des ans.

« Tout monarque dès son avènement au trône, a gravé Tu-Duc sur sa stèle funéraire, se fait faire un cercueil sur lequel une couche de laque est ajoutée une fois par an. Moi, comment me permettrais-je de transgresser à un usage établi par les Princes mes prédécesseurs? »

Et sur un catafalque massif qui incline sa foule de porteurs dans une dernière prosternation, ou dans l'imperceptible sillage que le bateau mortuaire laisse sur les eaux, comme une vie sur l'Histoire, c'est la longue progression vers l'éternelle demeure, où Rodin n'eut jamais trouvé plus justement que « la lenteur est une beauté ».

CONCLUSION

— *Qu'importe que mes ans, dit-il, soient révolus,
Si ma grandeur, parmi mes fils, doit vivre encore,
Et peut les exalter, quand je ne serai plus ?*

Ch. PATRIS (Le Tombeau de Gia-Long).

De cette étude, l'Empereur d'Annam, monarque absolu de la plus démocratique monarchie, apparaît comme le pivot autour duquel tourne l'immense machine gouvernementale. Sur les frêles épaules d'un homme, la solide prospérité de tout un peuple repose. Emanation de Dieu, symbole du pays, l'Empereur résume tout, fait tout, est tout.

Près de lui, pour l'aider, une classe s'est élevée de la masse jusqu'aux marches du trône — un corps prosterné dont il est l'âme, et qui mérite, à nos yeux, sa réhabilitation.

Ses fautes ne sont que les erreurs d'une organisation faussée. Sélectionné par une science vaine, le lettré doit être le plus sage, le plus vertueux parmi ses concitoyens; il doit apporter dans sa tâche l'esprit de renoncement, de dévouement, de sacrifice; il doit remplir une mission, un sacerdoce. Mais oublie-t-on qu'un disciple de Confucius n'est après tout qu'un homme avec toutes ses faiblesses?

A notre arrivée en Indochine, un Gouverneur général de province ne recevait qu'une soixantaine de francs de solde mensuelle, une quantité de riz

suffisante à la nourriture de sa maison et, de la munificence royale, son costume officiel. Pouvait-on espérer, dans de telles conditions, une parfaite honnêteté, et chez un homme, ainsi maître absolu et pauvre de toute une province, aucune corruption possible, aucun abus de sa puissance?

Nous avons vu dans notre introduction la tendance continue vers l'unité de l'Empire d'Annam. Les efforts de ceux qui la tentèrent furent, du reste, aidés par la communauté de race, de mœurs et de traditions qui faisait des Annamites un seul peuple. Déjà au x^e siècle, les Dinh substituèrent au morcellement féodal de l'époque des Su Quan, un premier essai de gouvernement monarchique. Les Trinh devenus tout puissants à la Cour du Tonkin, s'efforcèrent aussi de réunir sous une même autorité, la leur, tous les groupements de race annamite, et pour cela, réduisirent à néant la puissance royale des Lê, soumirent les Mac; et luttèrent contre les Nguyen à qui l'honneur revint, avec Gia-Long, de créer l'Empire d'Annam des frontières chinoises au Golfe du Siam.

Luro, à la fin de son chapitre « Développement de la race annamite », écrit : « Ainsi s'est formée cette nation annamite, fortifiée pendant dix siècles par son contact avec la civilisation chinoise et rajeunie par le sang des diverses races qu'elle a subjuguées ou refoulées dans son extension vers le sud. Cette nation, en partie conquise par les Français semblait appelée à peupler progressivement l'Indochine entière. S'arrêtera-t-elle dans son essor? Tarrirons-nous en elle cette puissance d'expansion plusieurs fois séculaire qui est un des caractères de

son génie?

« Si nous savons assez étudier sa langue, son histoire, ses lois, ses mœurs et son antique organisation pour diriger ses aptitudes et les porter à leur plus haut degré de perfectionnement, si nous savons nous emparer de son esprit, capter sa confiance, lui faire apprécier notre civilisation, nous assurerons à la France l'Empire de l'Indochine. »

Nous n'avons pas tari, bien au contraire, cette puissance d'expansion. Un seul exemple suffit à le montrer : la Cochinchine dont la population à notre arrivée stationnait sans espoir d'accroissement aux environs de 1 million d'êtres, s'est brusquement enflée au chiffre de cinq millions. Soixante ans nous ont suffi à créer ce que des siècles n'auraient pu faire.

Le recul nous permet aujourd'hui d'apercevoir des perspectives que Luro, trop proche encore, ne pouvait voir. Tous les peuples de l'Union Indochinoise ont le droit de vivre. L'essor annamite ne s'arrêtera pas pour cela, et la France y veille. Mais ce sera un essor qualificatif plutôt que quantitatif, vertical plutôt qu'horizontal. Qu'importe l'étendue des terres? Elles ne valent que par leur production, et, sous notre impulsion, la race annamite a produit.

Nous avons su étudier sa langue, son histoire, ses lois, ses mœurs et son antique organisation. Nous avons su capter sa confiance et lui faire apprécier notre civilisation. Mais il ne s'agit pas d'assurer à la France l'Empire d'Indochine par une conquête, il s'agit de créer, de l'autre côté du monde, la puissance sœur de la puissance française.

Il s'agit, pour la France, d'être l'architecte qui

restaurera dans le respect de l'ancien style, un édifice qui eût croulé — car, qui ne progresse pas dans un monde en marche, meurt — et l'Empire d'Annam ne progressait plus.

L'Indochine doit être le laboratoire où se combineront deux civilisations, où se réconcilieront l'Orient et l'Occident, où deux races ne verront plus en elles que des hommes.

Pour s'aimer, il faut se comprendre; comprenons-nous donc. « — Que peu à peu », disait M. Pasquier dans une conférence du 25 janvier 1906, « avec le temps et une bonne volonté égale, jaunes d'Extrême-Orient et blancs d'Extrême-Occident apprennent en se connaissant toujours mieux, à s'estimer mutuellement à la hauteur des vertus de leurs races. »

Nous avons plus que jamais un front commun, et, désormais, le même ennemi, élément de désordre et de haine. Donons-nous la main et restons ainsi unis dans une défense et une prospérité communes, représentées par le geste loyal et franc de deux mains qui se serrent — le geste qui déjà dans l'histoire — créa l'Empire d'Annam.

La France ne recherche certainement pas des hommages en paroles de ses bienfaits. Il nous suffit de voir les rizières mordre chaque jour davantage sur les marais, les plantations irrésistiblement repousser les broussailles incultes, et, éclatants dans le soleil, les grands bâtiments blancs de nos hôpitaux et de nos maternités épargner des douleurs et sauver les générations nouvelles.

Pourtant on ne peut pas ne pas se souvenir de certains hommages à notre administration, faits par

l'un des plus grands parmi les grands, comme la réponse de S. M. Khai Dinh à M. Charles, résident supérieur d'Annam, lors de son intronisation.

« Votre administration en Annam est marquée par une sage politique qui tend à assurer le bien-être du peuple, et à prodiguer des bienfaits à tout le pays. Les mandarins et le peuple entier en ont fourni l'éclatant témoignage.

« Lors des derniers événements, vous avez pris des mesures aussi sages que conciliantes qui ont eu pour résultat de maintenir l'ordre et la sécurité tant à la capitale que dans les provinces, d'apaiser le trouble des esprits et de réaliser la succession régulière au trône.

« Vous avez par là donné des preuves de votre respect de nos traditions et de nos rites, qui demeurent ainsi intangibles et immuables comme des Montagnes. »

Nous ne sommes, certes, que des hommes, soumis aux fautes humaines. Mais nous avons conscience de les réparer, et nous avons tendu loyalement notre bras fort avec la main franchement ouverte. Nous ne la retirons pas. Nous ne la retirerons pas.

Rien ne peut mieux conclure cette conclusion que la belle adresse de M. le Gouverneur général Beau au peuple d'Annam, tellement vrai qu'on la croit écrite pour être prononcée demain :

« Nous avons parcouru tes champs, tes rizières, tes collines et partout nous avons admiré ton labeur incessant.

« Nous sommes entrés dans ta cité, et nous l'avons trouvée fondée sur une admirable organisation communale.

« Nous sommes entrés sous ton toit et nous y avons trouvé le respect de la famille et le culte des ancêtres.

« Nous avons visité tes temples et nous y avons lu quelques-unes des plus belles maximes dont s'honore l'humanité.

« A ton tour, peuple du Tonkin et de l'Annam, comprends-nous.

« Nous ne prétendons t'imposer, ni nos mœurs, ni nos coutumes, ni nos croyances.

« Nous t'apportons les deux bienfaits qui t'ont fait défaut jusqu'ici : la science, créatrice de la richesse, et la force, gardienne de ses biens.

« Nos intérêts vont se mêler aux tiens ; notre richesse sera ta richesse et de même notre force sera ta force.

« Contre l'ennemi du dehors, jaloux de la fertilité de ton sol et du labeur infatigable de tes enfants, nous t'apportons le secours de notre épée.

« Nos intérêts sont confondus désormais et étroitement unis. Un nouveau pacte se fait entre nous, pacte librement consenti pour la défense des biens communs.

« Ton histoire se mêle à la nôtre, et c'est par nos fils unis aux tiens, que s'achèvera ta destinée historique. »

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux

- A + B. — *Les P. P. Souvignet et Dronet des Missions étrangères*, Variétés tonkinoises, Hanoï, Schneider, 1903.
- H. BONVICINI. — *Us et coutumes annamites*, Saïgon, Imp. Portail, 1927.
- BOÏRI (CHRISTOFLE). — *Relation de la Nouvelle Mission des Pères de la Compagnie de Jésus au royaume de la Cochinchine*. (Traduit de l'italien, par le P. ANTOINE), Rennes, Jean Hardy, 1631.
- L. BOURAYME. — *Code civil annamite*, in-8°, Saïgon, Claude, 1904.
- H. BRENIER ET H. RUSSIER. — *L'Indochine française*, in-8°, Paris, A. Colin, 1911.
- C. BRIFFAUT. — *Droit civil sino-annamite* (notes historiques), Hanoï, Imp. d'Extrême-Orient, 1921.
- H. CASTONNET DESFOSSÉS. — *Les Rapports de la Chine et de l'Annam*, Paris, Challamel.
- CHAIGNEAU (MICHEL DUC). — *Souvenirs de Hué*. Paris, Imp. Impériale, 1867.
- H. CORDIER. — *Bibliotheca Indosinica*. (Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à la Péninsule indochinoise). Paris, Leroux, 1914, 4 vol.
- H. CORDIER. — *La Chine*, Paris, Payot, 1921.
- G. COULET. — *Cultes et religions de l'Indochine*, Saïgon, Imp. Commerciale, 1929.
- M. COURANT. — *La Cour de Pékin*, Notes sur la Constitution, la vie et le fonctionnement de

- cette Cour, Paris, Leroux, 1891.
- H. CUCHEROUSET. — *L'Indochine d'hier et d'aujourd'hui*, Hanoï, Eveil économique, 1926.
- P. CULTRU. — *Histoire de la Cochinchine française des Origines à 1883*, Paris, Challamel, 1910.
- M. DAUSSE. — *La Civilisation annamite et le Protectorat français*, Bordeaux, F. Pech, 1919.
- J.-F. DAVIS. — *La Chine*, 2 vol. in-8°, Paris, Paulin, 1837.
- G. DEVERIA. — *La frontière sino-annamite* (Histoire des relations de la Chine avec l'Annam-Viêtنام), in-8°, Paris, Leroux, 1886.
- DIGUET. — *Les Annamites* (Société, Coutumes, Religions), Paris, Challamel, 1906.
- DIGUET. — *Annam et Indochine française*, Paris, Challamel, 1908.
- G. DUMOUTIER. — *Etudes d'ethnographie religieuse annamite*, Paris, Leroux, 1897.
- G. DUMOUTIER. — *Le rituel funéraire des Annamites*, Hanoï, Schneider, 1904.
- G. DUMOUTIER. — *Les cultes annamites*, Hanoï, Schneider, 1907.
- P. GIRAN. — *Psychologie du peuple annamite*, Paris, Leroux, 1904.
- P. GIRAN. — *Magie et religion annamites* (Introduction à une philosophie de la civilisation du peuple annamite), Paris, Challamel, 1912.
- O. GIRARD. — *France et Chine* (Vie publique et privée des Chinois anciens et modernes), Paris, Hachette, 1869.
- GOSSELIN. — *L'Empire d'Annam*, Paris, Perrin, 1904.
- M. GRANET. — *La religion des Chinois*, Paris, Gauthier, 1922.
- M. GRANET. — *La civilisation chinoise* (vie publique et privée), in-8°, Paris, La Renaissance du Livre, 1929.
- E. HOVELAQUE. — *Les peuples d'Extrême-Orient, La Chine*, Paris, Flammarion, 1920.
- E. LANGLET. — *Le peuple annamite*, Paris, Nancy, Imp. Berger-Levrault, 1913.
- A. LAUNAY. — *Histoire ancienne et moderne de l'Annam, Tonking et Cochinchine* (depuis l'an

- 2700 av. J.-C. jusqu'à nos jours), Paris, Challamel, 1884.
- A. LECLÈRE. — *Cambodge, Le Roi, la famille royale et les femmes du Palais*, Saïgon, Claude, 1905.
- A. LECLÈRE. — *La crémation et les rites funéraires au Cambodge*, Hanoï, Schneider, 1906.
- LESSERTEUR (le P. E. C.). — *Rituel domestique des funérailles en Annam*, Paris, 1885.
- E. LURO. — *Le pays d'Annam* (Etude sur l'organisation politique et sociale des Annamites), Paris, Leroux, 1878.
- G. MASPERO. — *L'Indochine* (1^{er} vol., Le Pays, Les Habitants, l'Histoire, la vie sociale), Paris, Van Oest, 2 vol., 1929-1930.
- C. MAYBON. — *Histoire Moderne du pays d'Annam* (1592-1920), Paris, Plon, 1920.
- G. PARIS. — *Abrégé de l'Histoire d'Annam* (de 2874 av. J.-C. à 1890 ère chrétienne), Hanoï, Schneider, 1890.
- P. PASQUIER. — *L'Annam d'autrefois* (Essai sur la constitution de l'Annam avant l'intervention française), Paris, Challamel, 1907, réédité en 1930.
- P. L. F. PHILASTRE. — *Le Code annamite*, 2 tomes, Paris, Leroux, 1909.
- A. SCHREINER. — *Les Institutions annamites en Basse-Cochinchine avant la conquête française*, 3 vol., Saïgon, Claude, 1900.
- J. SILVESTRE. — *L'Empire d'Annam et le peuple annamite*, Paris, Alcan, 1889.

Revus et périodiques

Bulletin des Amis du Vieux Hué

- OCTOBRE-DÉCEMBRE 1914. — *La Porte Dorée du Palais de Hué et les Palais adjacents*, notice historique, par L. CADIÈRE, p. 315.
- AVRIL-JUIN 1915. — *Le sacrifice du Nam-Giao*, par ORBAND et CADIÈRE, p. 79. — *Les grands « lais »*

- à la Cour d'Annam, par E. GRAS, p. 167.
- JANVIER-MARS 1916. — *L'Intronisation de l'Empereur Khai-Dinh*, par DANG-NGOC-OANH, p. 1; *Les Funérailles de Thiêu-Tri*, d'après Mgr. Pellerin, par CADIÈRE, p. 91. — *Les Funérailles de Thiêu-Tri*, d'après les documents officiels, par R. ORBAND, p. 105.
- AVRIL-JUIN 1916. — *Les Fêtes à Hué*, par R. ORBAND, p. 183.
- JUILLET-SEPTEMBRE 1916. — *Les barques royales et mandarinales dans le Vieux Hué*, par NGUYEN-DINH-HOÈ (Voir planches, p. 289). — *Comment l'Empereur de Chine conféra l'investiture à Tu-Duc*, d'après Mgr. Pellerin, par L. CADIÈRE, p. 297. — *L'ambassade chinoise qui conféra l'investiture à Tu Duc*, par S. E. le ministre des rites et NGO-DINH-KHOI, p. 309. — *Costumes de Cour des mandarins civils et militaires et costumes des gradés*, par NGUYEN-DON, p. 315 — *Les concours littéraires à Hué*, par HO-DAC-KHAI, p. 333.
- JANVIER-MARS 1917. — *Les Livres d'or et les Livres d'argent à la Cour d'Annam*, par A. LABORDE, p. 13. — *La grande cérémonie de Cour, dite Dai-Triêu-Nghi*, par LÊ-DINH, p. 73.
- AVRIL-JUIN 1917. — *L'Intronisation du Roi Ham-Nghi*, par H. LE MARCHANT, de Trigon, p. 77. *Minh-Mang va recevoir l'investiture à Hanoï*, par S. E. HIUYNH et HOANG-YEN, p. 89.
- AVRIL-JUIN 1918. — *La collation des titres nobiliaires à la Cour d'Annam*, par DANG-NGOC-OANH, p. 79. — *Les eunuques à la Cour de Hué*, par A. LABORDE, p. 107. — *Le Cinquantenaire de la Reine-Mère Hoàng-Thái-Phi*, par LÊ-BINH, p. 127.
- JUILLET-SEPTEMBRE 1920. — *Généalogie des Nguyễn avant Gia-Long*, par S. E. TÔN-THAT-HÂN, p. 295. — *L'Intronisation du roi Đông Khánh*, par H. COSSERAT, p. 359.
- OCTOBRE-DÉCEMBRE 1920. — *Les titres et grades héréditaires à la Cour d'Annam*, par A. LABORDE, p. 385.
- OCTOBRE-DÉCEMBRE 1922. — *Cérémonie d'investi-*

- ture du prince héritier*, par E. E. THÂN-TRONG-HUÊ, p. 311.
- JUILLET-SEPTEMBRE 1923. — *Le Tombeau de Gia-Long*, par CADIÈRE, p. 307.
- JUILLET-SEPTEMBRE 1924. — *Les fêtes du Têt en 1886 à Hué* (promenade publique du Roi), par H. COSSERAT, p. 301.
- JUILLET-SEPTEMBRE 1926. — *Les plaquettes des dignitaires et des mandarins à la Cour d'Annam*, par L. SOGNY, p. 233.
- AVRIL-JUIN 1928. — *Les bâtiments du Palais de Hué*, par A. LABORDE, p. 153 (voir plan, p. 162).

Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient

- JUILLET-SEPTEMBRE 1904. — *Première étude sur les sources annamites de l'histoire d'Annam*, par MM. L. CADIÈRE et P. PELLIOU.
- JANVIER-JUIN 1905. — *Tableau chronologique des dynasties annamites*, par L. CADIÈRE.
- JANVIER-JUIN 1906. — *Le mur de Đông-Hoi* (Etude sur l'établissement des Nguyen en Cochinchine), par L. CADIÈRE.
- JUILLET-SEPTEMBRE 1910 et OCTOBRE-DÉCEMBRE 1910. — *Le Protectorat général d'Annam sous les T'ang* (essai de géographie historique), par H. MASPERO.
- 1914, N° 7. — *Les tombeaux des Nguyen*, par Richard ORBAND.
- 1916, N° 1 et 1918, N° 3. — *Etudes d'histoire d'Annam*, par H. MASPERO.
- 1920, N° 3. — *Les sépultures impériales des Ming*, par G. BOUILLARD et VAUDESCAL.
- 1923, T. XXIII, p. 137. — *La première conquête chinoise des pays annamites* (III^e siècle av. J.-C.), par Léonard AUROUSSEAU.

Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises de Saïgon

- 2^e SEMESTRE 1889. — *Examen des anciennes frontières entre le Siam et l'Annam*, par FOLLIOU.

- 2^e SEMESTRE 1902, 1^{er} et 2^e SEMESTRE 1903. — *Notice historique sur la conquête des provinces de la Basse-Cochinchine*, par G. D.
- 2^e SEMESTRE 1906. — *La vie intime d'un Annamite de Cochinchine et ses croyances vulgaires*, par LE-VAN-PHAT.
- 1^{er} et 2^e SEMESTRE 1919. — *Itinéraire et cérémonial suivis par les ambassadeurs du royaume d'Annam, lors de l'offrande tributaire à la Cour de Chine en 1755*, par Maurice VERDEILLE.

Excursions et reconnaissances

- TOME IV, 1882. — *Etude sur le droit administratif annamite*, par E. VILLARD.

Extrême-Asie

- 15 FÉVRIER 1925. — *Le culte du Ciel et de la Terre*, par le Commandant DESGUELLES.
- MARS 1926. — *Les funérailles de l'Empereur d'Annam*, par Jeanne CUISINIER.
- AVRIL 1926. — *Hué et les funérailles de Khai-Dinh*, par Alfred MEYNARD.
- MAI 1927. — *Le Nam-Giao*, par Alfred MEYNARD.
- AVRIL 1928. — *La fin d'un roi cambodgien* (incinération de S. M. Sisowath), par Jeanne LEUBA.

Revue indochinoise

- AOÛT 1893. — *La fête de l'agriculture à Hué*.
- SEPTEMBRE 1893. — *L'organisation sociale des Annamites*.
- OCTOBRE 1893. — *Organisation politique et administrative de l'Empire d'Annam*.
- OCTOBRE 1894. — *Les examens triennaux des lettrés au Tonkin*.
- 29 DÉCEMBRE 1902. — *La Chine politique* (un Fils du Ciel).
- 5 JANVIER 1903. — *Les examens littéraires* (un Fils du Ciel).
- 19 JANVIER 1903. — *Notices sur les sépultures des*

- Rois d'Annam aux environs de Hué*, par Ch. LICHTENFELDER.
- 30 AVRIL 1904. — *Fêtes données en l'honneur de la Reine-Mère*, par A. BOUCHET.
- 15 MAI 1904. — *Le premier jour de l'an*, par A. LECLÈRE.
- 15 AOÛT 1904. — *Cérémonies qui accompagnèrent l'avènement de l'Empereur Thiêu Tri*, par A. BOUCHET.
- OCTOBRE 1908 à JANVIER 1909. — *Relation nouvelle et singulière du royaume de Tonkin*, par TAVERNIER.
- JANVIER 1913. — *Sites et monuments de Hué, Le Palais impérial*, par Robert DE LA SUSSE.
- FÉVRIER 1913. — *Les concours littéraires en Annam*, par R. DE LA SUSSE.
- JUIN 1913. — *Aux tombeaux des Empereurs d'Annam*, par G. CORDHERI.
- JUILLET 1914 à JUIN 1915. — *Description du royaume de Tonkin*, par S. BARON.
- MAI-JUIN 1917. — *L'école des Hâu-Bô de Hué* (pépinière des mandarins), par HO-DAC-KHAI.
- MARS-AVRIL 1921 à SEPTEMBRE-OCTOBRE 1921. — *Le peuple d'Annam dans l'Antiquité et le Haut moyen âge* (essai d'étude historique), par Charles PATRIS.
- SEPTEMBRE-OCTOBRE 1923. — *Le Nam-Giao* (poésies), par Jean JACNAL.

Variétés sinologiques

- 1894, N° 5. — *Pratique des examens littéraires en Chine*, par le P. ETIENNEZI.
- 1896, N° 9. — *Pratique des examens militaires en Chine*, par le P. ETIENNEZI.
- 1902, N° 21. — *Mélanges sur l'administration*, par le P. Pierre HOANG.

Revue étrangères

- CHINESE ET JAPANESE REPOSITORY, II, III, N° 18, JANUARY 2, 1865. — *Notes on the distinctive*

- titles of the Sovereigns of Tung-King et Annam*, by W. F. M., pp. 9-14.
- CHINA REVIEW, XII, JULY 1878 TO JUNE 1879. — *Annamese Sovereigns*, by Y. KIRKWOOD, p. 76.
- JOURNAL OF THE INDIAN ARCHIPELAGO, III, 1849. — *Ceremonies attending the funeral of the late king of Cochin-China*, pp. 337-342.
- J. OF THE I. A. IV, 1850. — *Investiture of the king of Cochin-China, by an Envoy of the Emperor of China in 1849*, pp. 232-237.

.Vu et approuvé, le 16 mars 1931,

le président de thèse :

RENÉ MAUNIER.

Vu : *Le Doyen* :

H. BERTHELEMY.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

C. CHARLETY.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
INTRODUCTION	6

CHAPITRE PREMIER

<i>L'accession au trône d'Annam :</i>	13
§ 1. La dévolution de la Couronne..	13
§ 2. Les divers noms du Souverain.	17
§ 3. Remise des pouvoirs impériaux; Choix du nom d'avènement et du chiffre de règne.....	20
§ 4. Cérémonies d'intronisation et de félicitations	24
§ 5. Investiture de l'Empereur de Chine	28
§ 6. Le Monarque: vivant emblème du pays; son prestige.....	35

CHAPITRE II

<i>Le caractère religieux de l'Empereur d'Annam:</i>	41
§ 1. Le Monarque mandataire du ciel; son caractère divin.....	41
§ 2. Le monarque souverain pontife. Cérémonies dont il est le grand prêtre	46

CHAPITRE III

<i>L'Empereur d'Annam, chef d'Etat :</i>	53
§ 1. Son absolutisme; ses pouvoirs.	53
§ 2. Son caractère patriarcal; ses obligations	57

CHAPITRE IV

<i>Les auxiliaires de l'Empereur d'Annam:</i>	64
§ 1. Le Mandarinat	64
§ 2. La noblesse; les apanages.....	70
§ 3. Hauts dignitaires et conseils de gouvernement	75

CHAPITRE V

<i>La Cour et la famille de l'Empereur d'Annam :</i>	83
§ 1. Hué	83
§ 2. Les serviteurs de la Cour.....	87
§ 3. La famille impériale	91
§ 4. Aperçu sur l'étiquette de la Cour	101

CHAPITRE VI

<i>Les funérailles de l'Empereur d'Annam:</i>	105
CONCLUSION	122
BIBLIOGRAPHIE	129

